Asticou

Cahier n° 19 Avril 1978

Dame non identifiée
(Photo de J.-A. Castonguay, Collection nationale de photographies, Archives publiques du Canada)

ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC CENTRE DE L'OUTAOUAIS

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE L'OUEST DU QUÉBEC
C.P. 1007, Hull (Québec)

ARCHIVES NATIONALES
DU QUÉBEC
JUIN 25 1980
CENTRE DE L'OUTAOUAIS

La Société historique de l'ouest du Québec publie depuis juin 1968 un cahier périodique, intitulé ASTICOU, premier toponyme de la ville de Hull, consigné par Champlain dans le récit de son premier voyage aux Chaudières le 13 juin 1613. ASTICOU est en effet un mot algonquin qui veut dire "chaudière".

La Société historique de l'ouest du Québec

Succédant à la Société historique du nord de l'Outaouais (1935-1938), la Société historique de l'ouest du Québec s'est fixé dès le début de sa fondation les objectifs suivants:

a) étudier et faire connaître l'histoire de l'ouest du Québec;

b) recueillir, classer et conserver tous ouvrages, documents et objets se rattachant de près ou de loin à l'histoire de la région outaouaise;

c) exercer, dans les limites de ses capacités, des pressions auprès des corps publics de l'ouest du Québec en vue de l'érection de plaques ou monuments commémoratifs, et de l'aménagement de musées d'intérêt historique régional;

d) publier sous forme de cahiers périodiques le résultat de ses travaux, et ainsi stimuler la recherche et l'intérêt public à l'égard de l'histoire régionale;

e) collaborer avec les divers organismes représentatifs de l'Outaouais québécois dans le domaine toponymique et touristique.

La Société historique de l'ouest du Québec exerce son activité surtout dans les cinq comtés suivants du Québec: Pontiac, Hull, Gatineau, Labelle et Papineau. Toutefois, rien ne l'empêche de s'intéresser à l'ensemble du territoire québécois.

Rédacteur en chef: Jacques Gouin
Rédacteur adjoint: Jacques Pelletier
Archiviste: Jean-Paul Moreau
Administration et abonnements: Jacqueline Ménard

SOMMAIRE

Avant-propos ..... Jacques Gouin.... 2

Introduction ..... Jean-Paul Moreau.... 3

Le chemin parcouru ..... Hector Grenon.... 4

Le Père Legault se raconte ..... R.P. Émile Legault... 12

Jules-Alexandre Castonguay,

photographe-portraitiste ..... Claude Minotto.... 23

Le vrai visage d'Edgar Allan Poe ..... Jacques Pelletier.... 26

Le *Dictionnaire biographique du Canada (D.B.C.)*

et Pierre-Urgel Archambault ..... Pierre et Lise Trépanier.... 28

Inventaire des sources archivistiques

de l'Outaouais ..... Jean-Paul Moreau.... 31

Association des archivistes du Québec, Inc.:

VIIe Congrès annuel à Hull 35

L'Outaouais et son patrimoine culturel: compte rendu

de l'*Histoire anecdotique de Hull*

de Joseph Jolicoeur ..... Jean-Paul Moreau.... 39

Chronique de la S.H.O.Q...Mme Marie Thérèse Marcil Bourgoin.... 42

AVANT-PROPOS

Grâce à la collaboration de l'Université du Québec à Hull, la Société historique de l'ouest du Québec a pu organiser trois conférences publiques depuis la parution de son dernier ASTICOU (no° 18). Les deux dernières de ces conférences sont reproduites dans le présent numéro, grâce à la diligence, au dévouement et à l'expertise technique de M. Jean-Paul Moreau, préposé aux archives sonores des Archives publiques du Canada et directeur de nos propres archives. La première conférence, celle de M. David Stewart, à propos de l'achat du manoir de Jacques Cartier à St-Malo, n'a pas été reproduite, puisqu'il s'agissait surtout de commentaires de diapositives, du reste fort intéressantes. Les deux gros morceaux de ce présent numéro sont donc les conférences de M. Hector Grenon et du R.P. Émile Legault, dont la présentation serait ici superflue, puisque leur réputation d'historien et d'animateur de théâtre n'est plus à faire.

Suit ensuite une brève notice biographique d'un grand photographe-portraitiste de notre région, Jules-Alexandre Castonguay, accompagnée de quelques-unes de ses oeuvres les plus marquantes.

Notre rédacteur adjoint, Jacques Pelletier, entreprend de défendre, dans un deuxième article, la mémoire d'un de ses poètes de prédilection, Edgar Allan Poe.

Pierre et Lise Trépanier, de Moncton, apportent quelques précisions sur la carrière de Pierre-Urgel Archambault, dont le nom est bien connu dans notre région hulloise.

Jean-Paul Moreau amorce dans ce numéro un INVENTAIRE DES SOURCES ARCHIVISTIQUES DE L'OUTAOUAIS qui devrait se révéler extrêmement précieux pour nos futurs chercheurs et historiens.

Nous avons cru utile de reproduire le programme du prochain congrès annuel de l'Association des archivistes du Québec, lequel aura lieu cette année à Hull, les 18 et 19 mai prochain.

Un compte rendu détaillé du dernier ouvrage de M. Joseph Jolicoeur, encore une fois par notre infatigable Jean-Paul Moreau, et une chronique de nos activités, par notre non moins infatigable et dévouée secrétaire, terminent ce présent numéro.

Le rédacteur en chef,

Jacques Gouin

INTRODUCTION

La dernière saison de conférences (1975-1976) organisée par la Société historique de l'ouest du Québec a connu auprès d'un large public un vif succès. C'est la raison pour laquelle, cette année, nous avons voulu répéter l'expérience. Une nouvelle saison de conférences s'est donc ouverte, se déroulant à la fois sous l'égide de la Direction des Études universitaires dans l'ouest du Québec et celle de la Société historique de l'ouest du Québec. À l'inverse de notre première saison, celle-ci n'est pas centrée autour d'un thème particulier; toutefois, comme vous pourrez le constater par les transcriptions des deuxième et troisième conférences, une perspective commune les unissent, soit celle où nos invités se racontent.

C'est toujours dans l'optique de l'accessibilité de la documentation orale (Cf. ASTICOU n° 15 et 16, avril/septembre 1976) et de la conservation de témoignages vécus que nous avons d'abord enregistré ces conférences et les avons ensuite transcrites et publiées dans le présent numéro de notre revue.

Comme ce sont des conférences présentées sans texte écrit, nous nous sommes vu dans l'obligation, tout en respectant l'esprit et le déroulement des présentations, de reconstituer de façon un peu plus littéraire les propos tenus. Toutefois, si la langue a été quelque peu remaniée, nous nous sommes bien gardé d'en changer et le contenu et l'expression. Ne l'oublions point, ces transcriptions demeurent un reflet de ces conférences; l'enregistrement sonore quant à lui est le seul document original (source) reproduisant à la fois le contenu, les propos, la voix, l'ambiance et la langue de ces présentations et est donc le seul document véritable à utiliser pour la recherche.

Ces deuxième et troisième conférences nous ont été offertes par Me Hector Grenon, historien, et par le R.P. Émile Legault. Tandis que le premier nous a parlé du "Chemin parcouru", le second "s'est raconté". Il nous est malheureusement impossible de reproduire ici la première de ces conférences (25 octobre 1977) qui a été prononcée par M. David Stewart, de la Fondation Mac Donald Stewart, sous le thème "L'achat du Manoir de Jacques Cartier à St-Malo en France par un groupe de Canadiens". En effet, ayant été une présentation visuelle accompagnée de commentaires, il aurait été fastidieux de la reproduire ici.

En terminant, permettez-nous de remercier l'Université du Québec à Hull pour son précieux concours ainsi que MM. Guillaume Dunn, organisateur de cette nouvelle saison, Jacques Gouin, Directeur du comité des publications de la S.H.O.Q., à qui nous devons ce numéro d'ASTICOU, ainsi que tous ceux et celles qui nous ont, par leur assiduité, incité à poursuivre ces saisons de conférences.

Jean-Paul Moreau

LE CHEMIN PARCOURU

Conférence présentée à l'Université du Québec à Hull, sous l'égide de la Direction des Études universitaires dans l'ouest du Québec (D.E.U.O.Q.) et de la S.H.O.Q., par Me Hector Grenon, historien, le 14 novembre 1977. La présentation du conférencier a été faite par Guillaume Dunn, organisateur de la saison de conférences de la S.H.O.Q. Les remerciements de Me René-L. Ménard, trésorier de la S.H.O.Q.
Temps total de la présentation: approximativement: 60 minutes.

Mes révérends pères, vous me faites un peu peur mais je vais essayer de faire face à l'orage. Vous êtes en force ce soir. On vous a raconté un peu de mes fredaines d'autrefois, mais si ça peut vous rassurer, je peux vous dire que je suis un peu moins fringant que je l'ai déjà été et pour cause puisque vous ne pouvez tout avoir en même temps, l'adolescence et l'âge d'or. Faut se faire une idée surtout quand on n'a pas le choix. Je suis né en 1908 et comme vous pouvez le voir, je ne suis pas loin des 70; par conséquent, je dois me faire une raison.

J'aimerais commencer cette causerie, ce 'bavassage' entre nous, par un retour un peu nostalgique. Ce qui a fait que j'ai accepté de venir ici c'est que je voulais rendre hommage à des gens que j'ai connus depuis pas mal longtemps (ici dans la région).

Je suis donc né en 1908 et dès le début ça a parti d'une drôle de façon. Mon père, il n'y a pas de mal à ça parce que c'est à lui que je fais les compliments d'usage, était analphabète. Il a écrit au son toute sa vie. Comment il a fait pour réussir à nous mettre au monde, à nous faire instruire, c'est une chose assez extraordinaire. À ce sujet, mon fils (Michel Grenon) qui est professeur d'université depuis quinze ans à l'Université du Québec (en histoire) m'a demandé qui était mon père, pourquoi il n'était pas allé à l'école? C'est une question qui est normale, qui se pose et je lui ai répondu: "Mon garçon, on n'était pas riche. Il y avait douze garçons et tout ce que ton grand-père a pu faire c'est d'acheter une paire de claques. Pour aller à l'école, trois milles dans la boue, il y avait une paire de claques. Chaque fils à son tour allait faire une année à l'école. Quand ça a été mon tour, il s'est mis à faire mauvais. Tu vas donc rester à la maison et on va rentrer les récoltes ou on ne mangera pa cet hiver." Celles-ci rentrées, le grand-père ajouta: "Il va faire très mauvais...". C'est ainsi que mon père n'a pu aller à l'école. L'arrière-grand-père que j'ai connu était un vieil "haïssable". Il est mort à 98 (ans) accidentellement. Bien oui, il faisait, voyez-vous, son propre petit blanc et le faisait très fort et un soir il en a pris un peu trop; il a pris un escalier qui descendait et est arrivé en bas. Il a duré deux ou trois semaines et il est mort. Mon père me disait que s'il n'en avait pas tant pris, il vivrait encore... Enfin, toujours est-il que mon père n'a pu aller à l'école et alors il a appris au son. Il a appris à compter et a suivi des cours du soir. Ça aussi c'est un peu miraculeux parce qu'on se demande comment un homme qui ouvrait son

magasin d'épicerie (à Montréal) à six heures du matin et le fermait vers onze du soir a pu trouver le tour de se prendre des cours. Moi, je ne serais pas capable de refaire cette vie-là. Vous savez, je m'amuse dans la petite histoire parce que ça me permet de replacer les choses dans leur cadre... C'est beau de blâmer les gens mais si on avait été dans leurs bottines peut-être qu'on aurait eu de la misère nous autres aussi. Ceux qui ont mon âge le savent. Ceux qui sont encore plus âgés le savent encore plus... Mais pour revenir à nos moutons, mon père a donc tout de même trouvé le tour de suivre des cours à l'industrie laitière de Ste-Hyacinthe-Bagot en fabrication de beurre et fromage. Il est devenu un expert et ça c'est une autre affaire miraculeuse que je ne comprends pas. Mon fils, lorsque mon père vivait encore et qu'on allait manger chez lui le dimanche lui demanda comment il avait fait pour arriver premier de classe? Son grand-père lui a répondu: "Je prenais des notes. Je me suis inventé un language et quand ça a été le temps des examens, c'était des examens oraux, c'était tous des habitants, bien, j'ai gagné des rubans bleus". Avec tous ces ruband bleus ... il a fini par se marier. Mais (à ce moment) il y a eu un petit accident: il vivait dans une maison à Ste-Hyacinthe et un jour le feu a pris. À ce moment-là, il n'était pas question d'appeler les pompiers. Tout ce qu'il a pu sauver (selon ses dires) ce furent sa montre et ses caleçons. Il a dû recommencer à zéro...

Ayant connu ma mère qui avait 17 ans, ils se sont mariés et moi je suis né quand ma mère avait 18 ans. Vous savez si vous nous reportez en 1908, (vous devez savoir) qu'on naissait, on s'élevait, on se mariait et on mourait dans la maison. Il n'était pas question d'aller à l'hôpital, il n'y en avait pas. Il n'y avait pas non plus d'entrepreneurs de pompes funèbres. Ma mère à 18 ans a eu peur parce que c'était la première fois qu'elle passait par cette expérience-là (accouchement) et elle a décidé d'aller trouver sa mère. Moi, à ce moment-là, je trouve que j'ai été traité comme les Kennedy puisque je me suis réveillé chez ma grand-mère entouré de trois tantes. J'ai eu quatre garde-malades. C'est pour ça que j'ai passé à travers évidemment... J'aurais pas les moyens de me payer ça aujourd'hui vous savez...

Je ne suis pas né à St-Barnabé-sud où mon père travaillait mais à La Présentation, autre banlieue de Ste-Hyacinthe-Bagot. Le père travaillait à vendre du fromage et un jour il est venu vendre à Montréal. C'est là que des gens l'on rencontré et lui ont dit: "T'es bien fou de rester là-bas à St-Barnabé, vient-en donc icitte, on va te trouver quelque chose à faire". Il est venu à Montréal et a amené sa "drigaille" comme on disait, ses petits. Après un bout en charette, un bout en train, on a fini par arriver à la gare Bonaventure. On a fait le reste du chemin à pied. Les meubles sont arrivés on ne sait comment. Imaginez-vous que dans les meubles, il y avait un harmonium. Ça prenait quatre bonhommes pour monter ça au troisième étage. Ces gars-là ont dû en mourir peu de temps après... C'est ça la petite

histoire. C'est encore la plus jolie. Tiens puisque je parle de la petite histoire, je vais vous raconter une petite histoire.

Un jour j'étais à Victoriavile. Il y avait là une séance de gens des clubs Richelieu et je me trouve assis à une table, une grande table où il y a des micros comme ça devant moi. À ma droite il y a un président sortant de charge et à ma gauche une petite dame, sa femme qui est tout' "tchéquée". J'ai jamais vu ça. Des oreilles aux orteils, tout' arrangée, c'était tout en neuf. À un moment donné la petite dame se penche vers moi et me demande: "Monsieur, pour vous qu'est-ce que c'est ça l'histoire?" Je me suis rendu compte à ce moment-là que le monsieur au contrôle des micros augmentait peu à peu l'intensité. Je ne me suis pas défilé. J'ai regardé la petite dame et lui ai répondu: "C'est ça, tout est à sa place.Tout est propre, tout est beau, tout est fin, tout "shine". Elle répliqua: "C'est ça l'histoire pour vous?!" Je lui dit que oui. Puis elle me demanda ce qu'était la petite histoire pour moi. Je lui dit alors: "Eh bien, c'est la même fille mais à cing heures de l'après-midi, en bigoudis, en robe de chambre percée et pieds nus sur le plancher! C'est la même, sauf qu'une a encore les bigoudis. Y en a une qui a été arrangée pour être montrée en public et l'autre on la garde dans la garde-robes, on se la confie entre amis. C'est ça la petite histoire!."

Mais revenons-en à mon père. Il est arrivé à Montréal et s'achète un commerce d'épicerie. C'est là que l'histoire commence... On est en 1912. Il est arrivé le 12 septembre 1912 et moi je suis né le 12 janvier ... je suis un peu superstitieux... Il s'installe dans son commerce qui va très bien. Moi je commence à aller à l'école St-François-Xavier, rue Rachel près de Parthenais. Ce sont les Frères de l'Instruction Chrétienne qui la tiennent. Je me rends jusque dans les bordures de la sixième année.

En 1918 arrive un événement et je raconte ça pour les plus vieux parce qu'ils ont passé là. Ça s'est appelé la grippe espagnole. Ça n'a pas été des farces. Il y a eu deux vagues, une en mars et l'autre fin septembre début octobre. (À cause de cette grippe) ma mère est décédée. Mon père se ramasse donc un matin, la mère décédée, un p'tit frère qui vient de mourir, cinq enfants dont le plus vieux a dix ans, c'est moi, et son commerce d'épicerie. De deux choses l'une, ou bien il fait du "baby sitting" et il ferme son commerce ou bien il nous envoit ailleurs. Les cinq on a été envoyé aux quatre vents et j'ai abouti chez les soeurs grises à Chambly. Comment le père s'y est pris, dans notre dos, pour nous placer, ça aussi c'est un tour de force... Il faut remarquer que ces gens-là savaient se débrouiller avec des bouts de broche à foin...

Je vais donc chez les soeurs grises et je fais là deux ans, de 1918 à 1920. Mais avant de vous conter cet épisode, je vais vous raconter quelque chose qui nous a tous marqués. Je m'approche

graduellement de Hull, je prends mon temps, je ne suis pas pressé...

C'est à propos de mon père. Il était taciturne, ne parlait pas beaucoup mais riait souvent. Quand il arrivait quelque chose de très grave dans sa famille, ou qu'une décision devait être prise, il prenait le principal intéressé par le bras, il était très fort, ça voulait dire qu'une tuile s'amenait et ce ne sera pas long. Quand il a été question que j'aille à Chambly, il m'avait serré pendant un bon trente secondes et je me suis dit alors: "Oh oh, je pars de la famille", et comme de fait, je n'y suis jamais retourné. J'ai été douze ans pensionnaire...

J'ai donc fait mes deux ans chez les soeurs grises et ça aussi a laissé des traces indélébiles qui sont intéressantes parce que tout le monde les a à peu près vécues. On a mangé le même pain, bu la même eau, respiré le même air, on a dû tous avoir des expériences identiques. Pour vous dire, la soeur supérieure était soeur Edwidge. Ma soeur de classe était soeur Marie-Alma Côté qui venait de changer de nom en celui de Marie-de-la-Présentation. Celle qui m'a appris le cérémonial était soeur Cherrier, elle avait quatre-vingt-douze ans...

Je vais (à propos de cet épisode de ma vie) vous raconter une autre histoire parce que ça aussi c'est de la petite histoire. Elle vient avant la Grande et plus tard si vous voudrez la retoucher, vous pourrez le faire mais en attendant celle que j'ai vécue, c'est la petite. Un jour, je reçois un coup de téléphone. Je suis chez moi, à ma retraite. C'est une dame, une soeur une telle qui s'identifie et réside à la Maison mère des Soeurs Grises à Montréal au coin de Guy et Dorchester. C'est une espèce de couvent où les vieilles soeurs qui ont passé un certain âge se rendent pour diverses raisons. La soeur en question me demande de venir au couvent. Je peux vous dire que j'ai eu toutes sortes de fredaines durant ma vie mais de fréquenter les soeurs, ce n'est pas ce que j'ai fait de plus fréquent, surtout quand elles ont passé les quatre-vingts ans ... la conversation est vite terminée ... on a pas beaucoup de points de repère... De toute façon, je me rend donc là. Par précaution j'y ai emmené ma femme, la soeur du Juge Jacques Boucher, de Hull, qui est ici ce soir. On ne sait jamais. Elles voulaient peut-être me garder... Toujours est-il que la soeur qui m'a reçu me dit: "Vous connaissez une soeur Marie-Alma Côté?". Je lui répondis que oui et qu'elle m'avait enseigné pendant deux ans. Elle ajouta: "Vous savez, la chère soeur n'avait pas toute sa raison depuis quelques années, mais après vous avoir vu à la télévision, elle a repris tous ses sens". Comment une femme qui avait près de quatre-vingts ans a pu reconnaître un p'tit gars qui en avait dix, je ne sais mais c'est fort. L'esprit humain a de ses réserves... Je suis donc allé la voir et suis monté à sa chambre, ce qui était défendu par le règlement. On m'avait cependant accordé toutes les permissions ... et là j'ai été un peu malpropre. Voici. J'avais pris la précaution d'emmener avec moi une petite image sainte, vous savez celle avec le p'tit Jésus en or toute

pleine de dentelle, comment j'ai fait pour garder ça?... qu'elle m'avait donné en 1918 et qu'elle avait signé de son nom à l'endos. Je lui ai montré et elle en fut très émue et se donnait des tapes sur les genoux en disant: "J'peux pas croire, j'peux pas croire...". Elle a gardé sa lucidité assez longtemps pour qu'on me rappelle une seconde fois et là je me suis dit: "minute là, ça devient des fréquentations assidues, faut tout de même se surveiller, faut pas que ça aille trop loin c't'histoire-là."... J'ai quand même accepté d'y retourner en leur disant que ce serait juste pour un moment. En fait on est entré là vers les dix heures du matin. Il n'y avait pas moyen de partir. On a dû visiter mère d'Youville dans tous les détails: sa chambre, ses armoires, son coeur ... on en a même fait une soeur de cire qui est là dans une boîte vitrée ... enfin, on a passé la journée là, on a mangé là, j'ai bien failli redevenir pensionnaire encore une fois...

Ayant terminé mes deux ans, le père m'a pris par le bras et m'a dit que j'étais déjà placé. Cette fois-là, je m'en allais à l'orphelinat St-Arsène des Frères de St-Gabriel... "Survival of the foetus" comme on dit... Ça n'a pas été drôle ... mais il faut dire qu'il y avait quatorze frères pour quelques quatre cents p'tits gars et si on avait voulu nous choquer et qu'on se soit mis une vingtaine de gars par frère, on se chercherait encore les morceaux aujourd'hui... J'ai fait mes deux ans là aussi et j'y ai rencontré des gars extraordinaires. Notamment un musicien, un littérateur hors pair qui s'appelait le frère Félix. J'ai aussi rencontré un musicien de musique vocale un peu dans le genre d'Émery Verville sur qui je reviendrai, un musicien tout simplement extraordinaire, le frère Ignace.

Le frère Félix était un très grand musicien. Il était un peu fou. Pendant les jours de récréation il m'amenait avec lui à la chapelle où il y avait un orgue considérable et il se mettait à l'orgue à partir de la fin du dîner jusqu'au souper. Faut le faire comme on dit... Il fallait que je l'écoute. À la longue, il m'a rentré de la musique à coup de marteau. De grands bouts, il se promenait debout sur le pédalier... C'est aussi grâce au frère Félix que j'ai pu aussi lire la bibliothèque vitrée et verrouillée qui se trouvait dans le fond de la première classe. Il y avait des choses étonnantes. Évidemment qu'en termes d'aujourd'hui on lèverait peut-être les épaules mais quand vous êtes p'tit gars ça vous impressionne.

Durant ces deux ans, j'ai aussi fait du sport, du baseball, du hockey. À ce propos, comme les frères n'étaient pas riches, pour jouer au hockey, on avait fait une patinoire que les frères arrosaient bordée par les remplais de terre. On ne pouvait pas "shooter" parce que si on le faisait on perdait le "puck" dans la neige et on était bon pour le chercher durant le reste de la semaine. Il fallait faire attention aussi de ne pas casser nos bâtons, notre équipement parce qu'ils nous appartenaient et si on les cassait, on était foutu...

Après ces deux ans, le père m'a encore pris par le bras et en me serrant me dit encore une fois que j'étais placé. Cette fois, c'est par le grand Brault, Alphonse Brault qui était mon cousin germain que je fus placé au Junior A du Sacré-coeur à Ottawa (rue Laurier). Je ne savais pas où c'était et ne connaissait personne. Comme j'étais arrivé le 18 d'août 1922 et que la classe commençait le 4 septembre, j'ai eu le temps de m'initier. Le premier cours que j'ai eu fut celui du père Émery Verville. Je ne sais pas si je vais vous apprendre quelque chose mais en Ontario les sciences naturelles, botanique, zoologie, chimie, minéralogie, géologie, géographie, physique étaient enseignées en anglais de même que l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie, la trigonométrie. Lors du premier cours, c'est Émery Verville, un gars qui vient de St-Tite quelque part dans le nord, qui parle l'anglais comme une vache espagnole qui nous enseigna en anglais, nous qui ne le parlions pas et de plus on avait un manuel en anglais. C'est incroyable. Les examens étaient également en anglais. On a quand même passé à travers et je m'en porte très bien.

Ici, je saute quelques étapes pour vous raconter ce qui suit. Je suis à l'Université de Montréal vers 1930 dans la première classe. On est quelque cent vingts gars dont un fort contingent d'étudiants israélites refusés par l'Université McGill. Nombreux sont devenus mes amis parce qu'étant donné que les cours se donnaient en français et qu'ils ne le parlaient pas, on s'est entraidés. Au bout des trois ans sur les cinq premiers quatre étaient des juifs. C'est pour vous dire que d'être pris à faire quelque chose on peut y arriver. L'esprit humain se prête à ces aventures qui font débloquer des circuits qui autremen ne serviraient jamais.

Là aussi au Junior A, j'ai rencontré des gens extraordinaire. Le père Pelletier qui nous a appris le théâtre.... ça a dégourdi ... Émery Verville. Le temps que j'ai été là, de 1922 à 1927, Émery Verville a pris deux doctorats: un du conservatoire de Boston et l'autre du conservatoire de Chicago je pense. Pour chacun de ces doctorats il devait composer une pièce inédite, de son cru et il a fait des expériences sur moi. J'étais le "guinea-pig" moi dans l'temps... Émery Verville avait également un orchestre de chambre et le deuxième ou troisième soir dès le début de l'année, il nous a réunis, on étaient huit. Il y avait Gérard Cloutier qui jouait de la clarinette et je me rappelle que le premier morceau qu'on a appris, tenez bien vos tuques, ce fut le MENUET de Boccherini. Il n'y allait pas avec le dos de la cueillère...

J'ai fait mes cing ans au Junior A et je suis passé à l'Université d'Ottawa pour le rhétorique et les deux philosophies. Comme ça coûtait plus cher qu'au Junior A, j'ai dû m'arranger pour arriver. J'ai ainsi fait la lecture chez les pères pendant les repas (ils devaient garder le silence) ce qui me donnait mes repas. C'était déjà ça de pris d'autant plus que le repas des pères était meilleur que celui des

étudiants. O.M.I., on mange ici c'était bien vrai... En plus de la lecture, j'ai fait de la surveillance d'étude pour les grands. Ça ça a été moins drôle parce qu'il y en avait des "haïssables", mais ça me donnait ma chambre que j'aî partagée avec un gars que vous connaissez tous, Marcel Proulx. Je me suis aussi occupé de la chorale et de la fanfare. Vous savez ce n'était pas des gens qui se destinaient à une carrière mais tout de même on a donné des concerts notamment à Farm Point. Ça c'était pour les "fringe benefits". J'ai fini aussi par faire des débats à l'Université d'ottawa. [M. Grenon nous rappelle alors quelques-uns des débats qui ont eu lieu en soulignant à la fois les participants, les juges et les thèmes abordés, ces derniers étant agrémentés de commentaires de sa part. Il nous est impossible de reproduire ici cette partie de la causerie car non seulement est-elle très longue mais il est très difficile de pouvoir transcrire par écrit et rendre fidèlement les impressions que M. Grenon a provoquées dans l'auditoire.]

Avec cette préparation, je me suis marié et j'ai eu des enfants dont un fils qui est professeur d'histoire. Il est professeur et il sait tout ... mais de temps en temps je lui souligne que ce n'est pas tout à fait de la façon qu'il le dit que les choses se sont passées. Et c'est à la suite d'une de ces altercations qu'un jour il me dit: "Tu ne vas pas crever, toi, sans nous laisser ce que tu sais par écrit." C'est comme ça que j'ai commencé à écrire des volumes. Et là tout d'un coup on m'avise que mon premier volume CHRONIQUES VÉCUES: LES MODESTES ORIGINES D'UNE ÉLITE URBAINE (1966) remporte un succès. [M. Grenon nous cite alors l'article du journal LE DROIT du 15 octobre 1966 signé par Maurice Huot]. Ensuite celui qui m'avait publié aux Éditions de l'Homme, Alain Stanké, qui a une mentalité tout autre (de la nôtre), qui est Lithuanien me dit: "Tu ne vas pas t'arrêté là!", et j'ai écrit NOTRE PEUPLE DÉCOUVRE LE SPORT DE LA POLITIQUE (1967). Le premier volume raconte en détails les matières du cours classique de l'Université d'Ottawa de 1922 à 1930. Le second, c'est mon expérience de 1930 à 1940 où je raconte mes expériences de la politique et de l'armée. C'est durant cette période que j'ai rencontré des gens qui sont peut-être des inconnus aujourd'hui et qui s'appelaient Camilien Houde, Maurice Duplessis, Paul Gouin, Jean Martineau, c'était des gens qui montaient.

Après cela, Stanké qui était passé des Éditions de l'Homme aux Éditions La Presse, me rappelle et me demande d'écrire NOS PETITES JOIES D'AUTREFOIS (1972) qui a été un succès. C'était les aventures pénibles des déracinés de la terre qui venaient s'implanter en ville et qui essayaient de reproduire en ville les habitudes qu'ils avaient eues sur la terre depuis des siècles. Ça a été un drame dont on ne peut se rendre compte aujourd'hui...

Après cela Stanké me fait venir et me demande d'écrire quelque chose sur les coutumes du Québec. J'ai écrit LES US ET COUTUMES DU QUÉBEC (1974) qui a aussi été un "best-seller". Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi. Dans ce volume, j'ai retracé la vie du Canadien français à partir des fréquentations jusqu'aux funérailles en passant par le mariage, le baptême, les formalités, la grand-chambre, nos superstitions, nos journaux, le testament, le décès. Je me suis donc trouvé à retracer ce qu'un homme normal pouvait vivre.

Quelques temps après Stanké me rappelle, il venait de fonder sa propre maison d'éditions, les Éditions Internationales Alain Stanké et me demande d'écrire quelque chose. C'est toujours la même chose avec eux ... enfin ... Je lui soulignai que j'étais en train de faire une série télévisée (Télé-Métropole) sur le Richelieu et c'est devenu LE LONG DU RICHELIEU (1976).

Il y a un an il me fait venir à son bureau et me souligne que quelque chose marchait très bien France. C'était les ouvrages de Guy Breton sur les HISTOIRES D'AMOUR DE L'HISTOIRE DE FRANCE. Je me suis mis à la tâche et c'est devenu HISTOIRES D'AMOUR DE L'HISTOIRE DU QUÉBEC (1977). La couverture c'est un tour qu'il m'a joué. Je ne le savais pas...

Actuellement et c'est là-dessus que je termine, je crois que j'ai suffisamment 'bavassé', il y en a un autre qui est sous presse et qui sera le septième volume. Je suis très heureux d'y avoir participé parce que ça concerne un homme de chez nous qui est disparu de la circulation (1929) et qui à mon sens devrait survivre davantage. Il s'agit d'Edmond-J. Massicotte, celui qui a fait les gravures, les grands portraits (fresques) que nous connaissons tous. Stanké m'a donné la "job" de refaire les dédicaces afin que le volume "passe la rampe". J'en suis assez fier car je crois que Massicotte n'a pas son égal pour nous présenter de vieilles traditions qui n'existent plus aujourd'hui. J'ai assez parlé je crois. Je vous ai raconté ce CHEMIN PARCOURU pour venir vous parler ici ce soir.

Me Hector GRENON.

Notes complémentaires à la transcription:

Cette causerie a suscité beaucoup de réactions de la part de l'auditoire et nous avons voulu les souligner par les points de suspension (...) signalés dans ce texte. Par ailleurs les parenthèses ( ) ont été ajoutées afin de compléter une phrase originellement incomplète ou pour une plus grande clarté. Enfin les crochets [ ] signifient ou des passages non reproduits dans la transcription ou encore un élément visuel utilisé lors de la présentation.

En dernier lieu il pourrait être intéressant de consulter l'émission VISAGES produite par Radio-Québec et diffusée le 1er FÉVRIER 1978, au cours de laquelle Me Hector Grenon fut interviewé par Andréanne Lafond.

Transcription par Jean-Paul Moreau, février 1978

Temps total de la deuxième conférence: 90 mn 22 s

LE PÈRE LEGAULT SE RACONTE

Conférence présentée à l'Université du Québec à Hull, sous l'égide de la Direction des Études universitaires dans l'ouest du Québec (D.E.U.O.Q.) et de la S.H.O.Q., par le père Émile Legault, c.s.c., animateur de radio, homme de théâtre et prêtre, le 28 février 1978. La présentation du conférencier a été faite par Marie-Thérèse Bourgoin, secrétaire de la S.H.O.Q. Les remerciements ont été faits par le Dr Louis-Marie Bourgoin, président de la S.H.O.Q.
Temps total de la présentation: approximativement: 75 minutes.

J'espère que vous n'avez pas pris au sérieux tout ce que Madame (Bourgoin) a dit, mais l'essentiel de mon histoire est là en tout cas. Je vous félicite d'abord d'être venus ce soir. Ça demande du courage pour passer à travers tous les méandres de la maison... On m'a demandé d'intituler ma causerie "Le père Legault se raconte". J'ai accepté mais après coup je me suis dit que c'était pas mal présomptueux, pas mal prétentieux car c'est vrai que le moi est haïssable. Parler de soi c'est toujours un tout petit peu désagréable pour les autres. Je vais essayer de parler le moins possible de moi mais un peu de la vie que j'ai vécue. Je vais commencer par une histoire.

C'est l'histoire d'un gars qui se présente un soir à un bar, pas mal éméché et qui lance un défi au commis du bar. Il dit: "Toutes ces maudites boissons-là, je peux toutes les nommer, les yeux fermés, rien qu'au goût pis si j'me trompe vlà dix piastres." Le commis de bar avait un peu de temps à perdre et accepte le défi. Il commence par lui servir un premier verre et le gars l'identifie sans problème. Puis au dixième, le gars les avait tous identifiés. Le commis de bar se dit qu'il allait se faire ruiner et il propose un dernier verre qu'il remplit d'eau et le fait identifier. Le gars de répondre: "Là tu m'as, ben dur, mais je vais te donner un conseil d'ami, gardes-en pas; pour moé ça se vendra pas"... J'ai toujours un peu peur devant un auditoire de jouer un peu le rôle du verre d'eau: incolore, inodore et sans saveur et au fond incapable de satisfaire une vraie soif d'apprendre. Je vais faire mon possible tout simplement et vous me pardonnerez mes bêtises.

C'est vrai que je suis né de papa (Wilfrid Legault) et de maman (Virginie Léonard) ... mon père avait un ancêtre, un Legault qui s'est marié à Notre-Dame de Montréal dans les années je ne me souviens pas trop quoi. Ma soeur qui est décédée maintenant et qui s'occupait beaucoup de généalogie était bien fixée là-dessus. Ma soeur, on l'appelait ma tante Alice, avait la hantise de trouver dans notre généalogie, dans notre ascendance, du sang royal, des descendants de quelque roi de France. Souvent je lui ai dit: "Insiste pas pauvre vieille, on va se trouver des bâtards de Louis XIV..." ...Elle avait trouver un Delaunay qui avait été professeur au Collège de Montréal, ça l'avait un peu réconciliée et le plus drôle c'est qu'elle est morte en France, entre Paris et Versailles. Ça a été sa récompense. Elle aimait tellement la France qu'il n'y avait pas de contexte plus merveilleux

pour elle de quitter ce monde d'ici bas...

De mes parents, je peux bien en parler deux minutes. Ils m'ont marqué certainement. Maman parce que c'était une sainte, une grande priante, une grande dévotieuse comme disait mon oncle, très pieuse et en même temps très dévouée, donnant toute sa vie pour ses enfants. Il y a une chose qui m'a touché beaucoup mais c'est rétrospectivement (que je m'en suis rendu compte): maman avait attendu quinze ans avant de changer son manteau de fourrure usé presqu'à la corde parce qu'elle voulait garder les quelques rares économies du budget familial pour nous autres les enfants. Combien de fois elle a dû s'arrêter devant le grand magasin Desjardins du temps rue St-Denis (Montréal) près de Dorchester... Mon père bon vivant, enjoué, aimant à faire rire, ayant comme ami des gens de dix ans plus jeune que lui. Il était accepté. Legault c'était l'amuseur par excellence... Je disais ça au Dr Bougoin en venant ici ce soir, le souvenir que je garde de mon père est celui d'un homme d'une extraordinaire charité presque jusqu'à l'héroïsme. À mon sens et c'est bon pour tous les papas et les mamans ici ce soir, ce n'est pas tellement ce qu'on dit aux enfants: les conseils, les remontrances, les mises-en-garde mais c'est des exemples concrets, vécus sous leurs yeux, qu'on leur présente, qui les marquent pour la vie. Moi mon père avait ses défauts mais je ne peux pas oublier que mon père était cet homme charitable. Je ne peux pas oublier que maman était cette femme dévouée à ses enfants. La dernière parole qu'elle a dite dans les bras de ma soeur aînée qui la portait ce fut: "Mes chers enfants que j'aimais tant." On n'a pas le droit d'être écoeurant longtemps quand on a des parents comme ça...

Alors comment j'en suis venu au théâtre? C'est maman, la sainte, qui avait un peu le souci de nous garder sous ses jupons, à l'intérieur de la clôture familiale (de qui vient ce goût). Durant les vacances, quand on a été trop vieux pour jouer dans le carré de sable, elle nous faisaient monter des spectacles sous la direction d'un cousin qui vit encore à St-Agathe. Il a 74 ans et mène une vie de bénédictin. Il était pas mal cultivé, autant que tous nous autres ensemble. On présentait ces spectacles devant l'intelligentsia de la paroisse de St-Laurent. J'ai dû prendre goût au théâtre à ce moment-là. Je me rappelle, on avait monté une pièce que m'a soeur avait composé c'était le "Kaiser". Pour me maquiller en kaiser comme on ne connaissait pas les moustaches postiches d'aujourd'hui, j'avais arraché la queue de mon petit cheval noir et je m'étais mis ça sous le nez ... je ressemblais à Hitler... On faisait aussi beaucoup de charades mimées. Maman qui avait le souci de garder la maison bien propre, bien en ordre, acceptait que le soir où nous faisions des charades nous mettions tout à feu et à sang, à sac tout au moins et on faisait les fous une partie de la nuit. À ce moment-là, j'avais un peu le goût du théâtre, j'avais joué un peu comme élève mais c'est tout.

J'ai toujours voulu être prêtre. Je ne sais pas pourquoi. Ça a dû être mêlé un peu de mimétisme. J'ai été enfant de choeur à l'âge de cinq ans et demi. J'ai servi la messe à l'âge de six ans. De sorte que j'ai vu des prêtres et que tout ça a dû m'influencer. Il y a bien des influences humaines qui jouent sur une vocation. Quand je suis entré pour me faire prêtre ce n'était pas un hantise du Christ, une passion que (j'éprouvais) mais c'était plutôt une espèce de plongée dans l'absolu. Je vais vous faire rire mais j'avais comme une horreur du conformisme bourgeois, du conformisme un peu douillet, gris, un peu trop confortable. Je me suis dit alors que je voulais plonger. Et je plongeai dans le noviciat avec une grosse soutane verte, en grosse étoffe épaisse, lourde. Je suis devenu prêtre en 1930 à l'âge de 25 ans et j'ai été chargé de la scène collégiale vers 1933 à peu près. Je succédais aux pères Blais et Daoust. Pour moi les pères chargés des deux pièces (de théâtre) annuelle au Collège (St-Laurent) étaient des surhommes, des demi-dieux. J'aurais eu le goût de leur baisser les pieds tellement je les trouvais extraordinaires. Et les acteurs alors ... non seulement en tout cas certains d'entre eux, jouaient sur la scène mais également dans la fanfare du Collège. J'étais hypnotisé littéralement par le théâtre. Pas étonnant que le virus contracté dans le cave familiale ait continué son petit cheminement à l'intérieur de moi... J'ai connu, étant chargé de la scène collégiale, mon chemin de Damas. C'est-à-dire que jusque-là j'étais résigné à fouiller dans l'armoire aux pièces qui étaient poussiéreuses; c'était des pièces religieuses ou des farces de caserne ou des pièces banales. C'était toujours la même chose.

Puis un bon jour, je vais au Collège Jean-de-Brébeuf et là un père dont j'oublie le nom avait monté une pièce qui s'appelait GILLES OU LE SAINT MALGRÉ LUI (de Henri Ghéon) dans le réfectoire du Collège qui avait pour l'occasion été transformé en salle de théâtre. Les conditions étaient absolument ingrates au point de vue théâtral mais c'était tellement ça. Ghéon me révélait que le théâtre c'était de la poésie, du mouvement, de l'éclairage, de la lumière, de la musique, du mouvement, c'était tout ça. Ça m'a donné un choc tel qu'en dépit de la concurrence qui à l'époque existait entre les collèges de la région de Montréal: St-Laurent, Ste-Thérèse, Brébeuf, Loyola, Ste-Marie, je mettais la même pièce à l'affiche en automne à St-Laurent. À partir de ce moment-là, je me suis mis à cheminer. Le théâtre me prenait tellement que j'en négligeais la correction de mes devoirs, de mes compositions ... j'arrivais à la fin de l'année et je multipliais les compositions et les examens, les élèves étaient débordés et c'est eux qui portaient tout l'odieux de la chose alors que c'était moi qui en était le responsable. J'étais littéralement envoûté. Je me rappelle avoir monté, je crois que c'était ATHALIE. J'étais entré au théâtre vers le mois de janvier-février pour commencer les répétitions et j'en suis sorti carrément après les représentations vers le mois de mai. J'ai

constaté tout à coup que le printemps était arrivé. Je n'avais pas vu partir la neige... Je vivais tellement dans une espèce d'illusion, de monde à part...

À ce moment-là, un soir, j'étais au Collège de St-Laurent, le père Armand Groulx, Supérieur, vient me chercher et me demande de venir à sa chambre. Il y avait là le père Émile Deguire, Supérieur du Scholasticat Ste-Croix. Celui-ci venait demander au père Groulx de me prendre pour lancer le premier journal d'action catholique étudiante c'est-à-dire le journal J.E.C. (Jeunesse étudiante catholique). Il fallait le lancer d'urgence et sans le dire pour surprendre l'A.C.J.C. (Association canadienne de la jeunesse catholique) qui était une chose qui existait depuis déjà au-delà de trente ans, qui avait eu ses heures de mérite extraordinaire mais qui était devenue un petit peu sclérosée, pas mal sclérosée, académique. Il fallait une formule nouvelle. Or, ça ne m'a pas pris de temps à accepter. (D'autant plus) comme je discutais avec le père Houle, un de mes confrères, à propos de notre journal (du Collège St-Laurent), le LAURENTIEN qui est une vraie mine d'or de renseignements, que c'était bien beau de parler des anciens, de conventum mais il fallait se tourner vers le futur, il fallait un journal dynamique, avec des mots d'ordre pour secouer l'apathie des jeunes.

Faut bien admettre qu'à ce moment-là, je ne pense pas que quelqu'un va me contredire tellement, dans les couvents comme dans les collèges, il y avait une sorte de passivité du monde étudiant. Je ne dis pas qu'on était niaiseux mais il y avait un tel autoritarisme de la part des supérieurs, des professeurs souvent, que l'on passait par là. On ne pensait pas à s'en plaindre, c'était comme ça. Seulement ça enlevait un peu de l'esprit d'initiative et d'esprit de contestation. Il n'y avait rien d'étonnant, de surprenant, rien pour fouetter. Alors imaginez-vous donc qu'on me proposait un journal dynamique. Je ne savais rien de l'action catholique mais je sentais un filon. J'ai accepté d'emblée, avec enthousiasme. À un tel point que cette année-là mes étudiants ont entendu bien plus parler d'action catholique que de latin, de grec ou de français. Ça m'a pris aux tripes littéralement l'action catholique. Je croyais qu'on avait trouvé la formule pour sauver le monde. Il me semblait qu'il n'y avait personne qui pouvait résister et j'étais scandalisé quand quelqu'un n'y croyait pas... La J.E.C. a eu une impact considérable. Vous êtes trop jeunes pour le savoir et je suis content d'être plus vieux que vous pour le dire. Ça a eu une impact à bien des points de vue: spirituel certainement, culturel, éducationel, humaniste et théâtral. Au point de vue éducationnel, on a permis aux élèves de contester, de pouvoir discuter avec leurs professeurs et de ne pas tout prendre comme parole d'Évangile. C'était tellement menaçant que la J.E.C. a eu du mal à se faire accepter dans certains collèges. Ça faisait ombrage à certains professeurs. On avait l'aspect de révolutionnaires mais ce n'était pas

du tout cela, ce qu'on faisait c'était des types personnels. La preuve de cela c'est qu'il est sorti de cette génération-là quelques-uns de nos chefs de file actuels: Mgr Demers, Alfred Rouleau, Claude Ryan, Gérard Pelletier, Marc Lalonde, Pierre Juneau, et plusieurs autres. Ce sont des gens qui se sont développés un peu avant le temps, qui ont développé leur sens de l'initiative, de la découverte. Voir, juger, agir. Ça a eu aussi une impact au plan culturel. Dans le domaine musical par exemple, ça a été la naissance de la musique classique, la fondation des Matinées symphoniques à Montréal, des Jeunesses musicales avec Gilles Lefèvre. Au point de vue peinture ça a été évidemment le "refus global" de Borduas mais aussi Pellan, Daudelin, Henri Masson. Ils ont surgi tout à coup et sont sortis de l'académisme, du conformisme, de la peinture stéréotypée. Ils devenaient personnels, créateurs. Au point de vue du journalisme, il s'est fondé de nombreux journaux. Il n'en est pas nécessairement sorti des professionnels mais ça a développé l'expression, la prise en charge du milieu soit par la parole, par l'écrit, soit par l'action. Puis le théâtre évidemment.

Il y en a qui s'étonnent parfois que les Compagnons de St-Laurent aient eu un gros impact. C'est John Aird de l'Université d'Ottawa qui disait un jour en 1937:

> "Le Père Legault fonde les Compagnons de St-Laurent, changeant ainsi toute l'orientation future du théâtre à Montréal."

C'est vrai. Je le dis sans mauvais orgueil, sans fausse modestie, c'est vrai. Je le dis parce qu'on (les Compagnons) ne l'a pas fait sans arrière-pensée. Je le dis parce que nous avons été les héritiers spirituels d'un grand bonhomme, Jacques Copeau. Pourquoi ça a été un tel succès? C'est que nous arrivions dans un vacuum. Le cinéma muet et parlant avait pratiquement tué le théâtre. On reviendra à Hull plus tard car Hull a été une pépinière du point de vue théâtral. Mais en ce qui concerne Montréal, pour ce que j'en connais, les choses étaient au ralenti. Il y avait les anciens du Gésu. Hector Charland y jouait. Ils ne jouaient que des pièces pour hommes. Quand il y avait des rôles de femmes, ils s'arrangeaient... Il y avait le STELLA et le théâtre ARCADE. On est arrivé dans ce vacuum-là et on a proposé une forme rajeunie de théâtre aussi bien dans la forme que dans le répertoire, dans le décor que dans tout. Autrefois par exemple on avait le culte du décor en trompe-l'oeil. Avec Copeau on a amené le décor fonctionel, en plusieurs paliers de façon à ce qu'on utilise toute l'aire de la scène. C'est-à-dire en largeur, en longueur et en hauteur. Les costumes, le décor changaient. Puis il y avait l'acteur. Il est le roi sur la scène. Copeau disait que l'idéal était d'avoir une scène toute nue avec un acteur. Le théâtre prend alors toute sa dimension. Il joue avec tout son être. Il doit toujours être un clown, un acrobate, un danseur et son corps doit autant le servir que sa voix. Prenez le mime Marceau par

exemple, il ne dit pas un mot mais il nous tient comme ça. Comment le fait-il? Par le geste. Le corps de l'acteur doit devenir un peu comme le violon du violoniste. Devenir tellement un qu'il l'oublie. Ce sont des choses qu'aux Compagnons l'on développait beaucoup. Il fallait que ça bouge, que ça vive.

Un jour je dis à Paul Dupuis qui avait au départ à peu près tout pour devenir acteur, une bonne diction, une bonne voix, d'utiliser ses bras et ses jambes. Il ne savait pas quoi en faire. Il n'avait pas fait ses gammes comme les Georges Groulx, Jean Gascon, Jean-Louis Roux, Yves Létourneau, Jean Coutu, Guy Hoffman. C'est peut-être ça qui a emballé le monde. Il faut ajouter à tout cela, l'amitié qui était vraiment le ciment par excellence auquel je tenais comme un fou et qui a toujours existé. J'en parle avec des anciens Compagnons et comme Hoffman me disait un jour. "On ne touche pas à ça". On en parle avec un certain respect. C'était l'amitié qui nous permettait de passer à travers des hauts et des bas réels. C'était dur d'être Compagnons. Comme le disait Yves Létourneau: "Entrer aux Compagnons c'était comme entrer en religion." Il n'avait pas tellement tort. Je vais vous expliquer un peu (davantage) pour vous faire comprendre quelle sorte de mystique j'essayais de faire passer chez les Compagnons.

Jean Gascon que j'avais vu jouer sur la scène du Ste-Marie (le Gésu) où il y avait un père d'Auteuil qui formait de très bons comédiens. Il ne venait pas nous voir et un jour je le rencontre dans la rue et il me dit: "Qu'est-ce qui se passe dans cette tête-là?" Quelque temps après, je lui téléphone et lui propose de jouer avec les Compagnons. Il accepte. Je lui envoie son texte et comme on était à la veille de la tournée j'ai eu une discussion avec lui et je lui ai tenu ce langage que j'ai tenu à plusieurs d'ailleurs à ce moment-là: "T'as du talent. Ou bien tu peux réussir dans n'importe quel salon, t'es beau gars, tu chantes bien, ou bien tu peux venir chez les Compagnons et là ça va être "tough". C'est l'anonymat, c'est travailler d'arrache-pied pendant un mois, pas payé et ça va être un répertoire exigeant." Il me regarde et me dit: "Vous me demandez tout". Il ne m'a jamais dit oui mais il est resté cinq ans jusqu'à son départ pour Paris.

Mon rêve c'était ça. Quand je suis sorti de l'Action catholique, j'étais tellement survolté, tellement emballé, que, quand j'ai fondé les Compagnons je voulais en faire des virtuoses de la scène et des chrétiens de haute voltige. J'ai raté mon affaire c'est clair. Comme disait Copeau, pour réussir une telle affaire, il aurait fallu que je sois un saint, ce que je n'étais pas. Je disais l'anonymat et il y a un mot de Stendhal que j'aime bien citer et qui dit: "Je n'ai jamais vu une comédie si bien jouée qu'à la campagne, dans une grange, par des auteurs inconnus" et Copeau disait: "L'idéal d'une troupe c'est l'anonymat." C'est vrai parce quand on regarde jouer un acteur qu'on connaît on sait qu'il joue bien. Mais quand on ne sait pas qui joue on

est encore davantage surpris par le jeu. On ne fait pas de dédoublement. D'ailleurs ce n'est pas un caprice mais le jour où j'ai laissé tomber l'anonymat, deux ou trois ans avant la fin des Compagnons, j'ai senti que quelque chose s'était cassé.

Je veux vous citer ici un petit passage qui vous montre quel rôle on a joué dans les collèges car on s'est promené pas mal:

> "Dès les années quarante, les Compagnons de St-Laurent vinrent au collège (à Rimouski). Ils sont venus jusqu'à la fin de leur existence puis ce fut le Théâtre du Nouveau Monde. Nous nous faufilions dans les coulisses, faisant discrètement la cour à p'tit Georges (Beaulieu) pour avoir à faire quelque travail dans ce coin-là. Déballer les costumes, monter les décors, les démonter. C'était bouleversant, passionnant, fascinant. J'eus un jour l'insigne honneur de voir Guy Hoffman se costumer avant d'entrer en scène. Il râlait parce qu'il en avait marre de se grossir pour jouer les rôles de Molière. Georges Groulx, les frères Gascon, Francine Montpetit, le Père Legault, Lionel Villeneuve, Hélène Loiselle, Yves Létourneau et le reste, quel bonheur que de pouvoir passer quelques minutes à leur trousses muet, ébahi, épiant le moindre de leurs gestes, admiratif jusqu'à la stupidité. Ce furent les grands moments de notre existence au pensionnat. Nous en parlions un mois à l'avance. Tout était bien calculé par l'abbé Beaulieu pour nous faire vivre dans l'espérance. Même s'il ne nous en laissait rien voir, il connaissait l'ennui dans lequel nous vivions. Et s'il travaillait si fort pour nous faire assister à du théâtre, c'était pour ajouter à notre culture, bien sûr, mais aussi pour nous donner du rêve à manger. Divine denrée. Il annonçait donc un mois à l'avance quand on s'ennuyait depuis assez longtemps, la venue d'une troupe de théâtre. Nous n'arrêtions plus de penser à la pièce à venir, d'en parler. Je me demande si les comédiens savaient jusqu'à quel point nous formions un public gagné d'avance (1)."

Que pourrais-je ajouter encore? J'avais noté ici en passant, juste pour rajeunir vos souvenirs, certains noms qui se détachent de l'histoire des jeunes et du théâtre à Hull. Léonard Beaulne, le père de Guy et Yvon, qui avait énormément de talent pour la scène. Le Caveau fondé par le père Voyer des Dominicains et inspiré des corporations médiévales. Jacques Auger, un enfant de Hull qui a suivi des cours de français gratuits à la suite d'une discussion qu'il a eue avec Arthur Guertin. Je ne pense pas que ceci ait jamais été écrit ailleurs mais c'est bon à savoir. Il y a eu aussi le père Gaudreau, Florence Castonguay, un grand nom ça et monsieur Provost le père de Guy qui lui était non pas un enthousiaste mais un passionné du théâtre. Lui y en mangeait du théâtre... Je n'ai jamais vu un homme aussi envoûté littéralement par le théâtre. Un jour il était venu me voir à Montréal, Guy était entré aux Compagnons par le biais de Laurette Larocque-

Auger, Jean Desprez, qui ne nous aimait pas trop et elle m'a dit pourquoi, parce que nous faisions ce qu'elle aurait aimé faire (pouvoir faire du théâtre et ne pas avoir à gagner son pain en plus) et me tint un long discours sur l'utilité de faire en théâtre du classique. Je lui dit alors qu'il fallait que Guy aille à une école exigeante pour se former et devenir quelqu'un. On sait ce que Guy est devenu à la suite de son voyage en Europe.

Les Compagnons se sont terminés en 1952 et j'aimerais vous lire rapidement un passage de Maurice Blain, alors critique littéraire au DEVOIR. Je trouve que ça traduit pas mal (ce qu'ont été les Compagnons):

> "Fini notre jeunesse. Ainsi s'achève quinze ans de théâtre et disparaît une troupe professionnelle, une équipe professionnelle et combattue, une équipe professionnelle qui avait conçu de réinventer les chefs-d'oeuvres à la mesure de son exaltante et obscure fraternité. On ne parle jamais que de soi-même et de sa propre nostalgie à propos de ceux dont le destin était lié au mouvement de notre coeur. Ce n'est pas quinze ans de théâtre que nous perdons. Comment mesurer cette perte immense, irréparable. Ce n'est même pas une institution mais un trésor commun. Un fond de poésie qui appartient comme une table de travail à notre univers spirituel. La mémoire elle-même de toutes ces fêtes de l'esprit n'est pour nous d'aucun secours si elle rentre irrémédiablement dans l'histoire. Elle cesse d'être vivante, de susciter tant d'énergies, d'inspirer tant de recherches, d'inventions, de plaisirs. Nous n'avons pas encore atteint l'âge des souvenirs, nous venons à peine de naître et nous nous sentons terriblement appauvris."

Encore une fois, si vous voyez dans ça la moindre particule d'amour-propre de ma part, vous passez à côté. Je dis tout simplement que ça a correspondu à une période donnée de notre histoire et qu'on ne peut pas l'ignorer. On ne peut pas ignorer ses racines. Ça c'est fait comme ça.

Je voudrais vous dire maintenant un petit mot de mon expérience au Concile (Vatican 11, 1962). Il y a donc trois choses qui m'ont marqué (dans mon existence) soit Copeau au théâtre, l'Action catholique certainement beaucoup et le Concile. Je le dis parce que nous sommes parfois tentés quand nous voyons le malaise actuel dans l'Église, de condamner un peu Jean XXIII et de se demander s'il a été bien inspiré de lancer le Concile alors que ça allait tellement bien dans l'Église. Avec le Concile tout est remis en question, c'est le malaise, c'est la crise. Eh bien, je vais vous dire ma pensée profonde. S'il n'y avait pas eu le Concile, nous serions encore bien plus démunis pour passer à travers la crise que nous connaissons actuellement parce que la crise que nous connaissons n'a pas été déterminée par le

Concile mais bien par une mutation de la civilisation dans laquelle nous sommes plongés. Ceci autant sur le plan économique, politique, social et religieux. Êtes-vous capable de me dire maintenant pour qui voter demain? Moi je serais bien embarrassé de vous le dire. Comment allons-nous régler la crise économique? Par un capitalisme réformé, libéral? On en sait pas! On est tous là à tâtonner. Et c'est aussi vrai sur le plan religieux. Seulement, nous ne sommes pas démunis parce qu'il y a eu le Concile. Moi, je peux vous dire que je crois au St-Esprit. Je l'ai vu à l'oeuvre. J'ai vu Rome avant le Concile. J'ai passé avec Gérard Lemieux un an avant le Concile dont j'ai connu les préparatifs et ça se présentait comme une petite affaire INTRA MUROS, entre soi. À ce moment-là, à Rome, ils pensaient détenir la vérité tranquillement et connaître l'Église. Plus que ça d'être l'Église. Or ce qui m'a emballé au Concile ce fut de voir l'évolution graduelle, progressive et systématique de la mentalité des évêques, donc des gens formés de façon conceptuelle, traditionnelle, conservatrice. Ils ont eu le courage de tout balayer et de recommencer à zéro. Tous les dossier, tous les projets qui avaient été préparés pour empêcher le maximum de dégâts, ont été balayés de la main et on a fait un tout autre Concile. D'une Église triomphaliste, sûre d'elle-même, conceptuelle et légaliste, on est passé à une étape plus ouverte. Combien de nous avons appris le p'tit catéchisme par coeur? C'était conceptuel. Pourquoi n'y aurait-il pas quatre, cinq, douze personne en Dieu? On pouvait être un premier de classe en catéchisme et ne pas avoir la foi. La Bible était considérée comme une matière marginale. C'était pour des originaux ou des surdoués. Avec le Concile, on a redécouvert la Bible qu'on avait négligé pas mal depuis la Réforme de Luther et Calvin. On en a retrouvé son sens. D'une théologie philosophique on a fait une théologie inspirée, pneumatique, où le St-Esprit travaille au coton... Ça a été le miracle du Concile...

Évidemment il y a des dégâts. Quand on fait le grand ménage du printemps, on dérange pas mal de meubles et avant qu'on ait tout remis en place, ça prend un certain temps; il y a un malaise pendant un p'tit bout de temps. Après ça n'empêche que c'est "clean". Le Pape Jean XXIII qui ne savait pas très bien ce qu'il faisait quand il a annoncé le Concile disait qu'il voulait un grand courant d'air dans l'Église. Eh bien, on l'a eu ce grand courant d'air dans l'Église. Il a remué tellement de choses que ça nous met un peu mal à l'aise. Mais attendez un peu. Les lendemains, comme disent les communistes, seront chantants. Regardez l'immense mouvement du laïcat qui a lieu présentement, lui qui était dans le temps remisé aux oubliettes. Si vous regardez le mariage, ça a été complètement repensé. Rappelez-vous comment on définissait le mariage par ses fins (fécondité, éducation, support mutuel). En d'autres mots, pour parler crûment, on faisait des enfants, on les élevait et puis on se "toffait". On avait oublié un verset de la

GENÈSE qui dit: "L'homme quittera son père et sa mère, donnera la main à son épouse et ils deviendront deux dans une seule réalité humaine." Je suis convaincu que la hantise de Dieu, son désir profond c'est exactement ça, que l'homme et la femme deviennent un, par delà leurs défauts, leurs antinomies, leurs bêtises, leurs hauts et leurs bas, leurs accidents de parcours. On a retrouvé ça.

On a retrouvé aussi et ça me fait plaisir, la collégialité des évêques. La responsabilité de l'Église n'est plus exclusivement entre les mains du Pape comme s'il était un surévêque, un surhomme. La collégialité veut dire que la responsabilité de l'Église est partagé par tous les évêques avec un chef spirituel évidemment qui est le catalyseur de la foi et c'est le Pape. Cette collégialité évidemment va permettre à l'Église de s'adapter aux différences ethniques. Cet état de chose dispense évidemment les évêques de recourir chaque fois à Rome pour prendre une décision ou mener à terme un projet.

Je pense bien que c'est à peu près tout. (À propos de sa carrière à la télévision le R.P. Legault a ajouté ce qui suit). Ça a été un plaisir parce que, j'en fais une espèce de petite fierté, parce que j'ai été le premier à faire de la télévision religieuse au Canada français. Vous savez, à l'époque de la radio, celle-ci n'intéressait pas les évêques et ni Radio-Canada, ni les autres postes ne demandaient des permissions pour faire des émissions religieuses. Quand est arrivée la télévision, l'impact paraissait tellement évidente, tellement important que là on attendait, on n'osait pas prendre de décision. Et un jour, un ancien des Compagnons, Claude Desorcy, me demande si on essayait quelque chose. J'acceptai. C'est une question de tempérament. Au début j'avais évidemmend le trac mais je me suis calmé. J'ai fait aussi pas mal de programmes d'échange téléphonique. Un jour j'ai eu un témoignage qui m'a fait plaisir et qui, s'il est vrai, signifiait que ça valait la peine. C'est celui d'une dame qui un jour m'a dit: "Vous savez mon père, vous nous avez aidés à passer de l'Église pré-conciliaire à l'Église post-conciliaire"...

Émile LEGAULT, c.s.c.

Notes complémentaires à la transcription:

Cette causerie a suscité beaucoup de réactions de la part de l'auditoire et nous avons voulu les souligner par des points de suspension (...) signalés dans le texte. Par ailleurs les parenthèses ( ) furent ajoutées afin de compléter une phrase originellement incomplète ou pour une plus grande clarté.

Nous pensons que chacune des périodes exposées par M. Legault pourraient être davantage comprise et éclairée par de nombreux documents sonores dont certains se trouvent au Service des archives sonores des Archives publiques du Canada et évidemment à Radio-Canada. La recherche d'autres sources se rattachant à cette époque devrait certes être entreprise. Voir notamment les émissions TV de

Radio-Canada: PROPOS ET CONFIDENCES, 6 juin, 13 juin, 21 juin, 27 juin, 11 juillet 1975; émissions radiophoniques PORTRAITS, 25 février 1975, FEU VERT du 6 février 1973, émission TV APPELEZ-MOI LISE du 27 mars 1973.

(1) Wyczynski, Paul, Bernard Julien, Hélène Rank, LE THÉÂTRE CANADIEN-FRANÇAIS, Collection: Archives des Lettres canadiennes, Fidès, 1976, Tome V.

Cette troisième conférence de la S.H.O.Q. a été suivie d'une période de questions auxquelles M. Legault a répondu tantôt brièvement, tantôt plus en profondeur. Il nous est impossible de reproduire ici cette tranche de cette conférence mais nous tenons cependant à souligner les sujets dont il fut question: différents aspects du Concil Vatican II (évêques, sens de la religion, vivre la religion); la société contemporaine, sa dislocation et ses points de repères; les Compagnons de St-Laurent, la radio et la religion.

Transcription par Jean-Paul Moreau, mars 1978

Temps total de la troisième conférence: 130 mn

J.-A. Castonguay, 2 nov. 1937

Ernest Lapointe, 17 déc. 1934

JULES-ALEXANDRE CASTONGUAY, PHOTOGRAPHE-PORTRAITISTE, 1877-1972 (1)

J.-Alexandre Castonguay est né à Vaudreuil au Québec en 1877. Après des études qui le conduisirent à l'Université d'Ottawa où il fait partie de la puissante équipe de football de la Côte-de-Sable, période durant laquelle il occupe plusieurs emplois, il commence sa carrière de photographe vers 1903. Il s'adonne d'abord à prendre des instantanés de gens qui se baignent à la Pointe-Gatineau et les vend aux intéressés. Ce petit commerce devenu profitable, il photographie ses connaissances et fait de la photographie de famille. Il ouvre en 1910 son premier studio, rue Sussex, à Ottawa et, en 1912, celui de la rue Dalhousie où il travaille jusqu'en 1929. Une quantité importante de ses négatifs brûle en 1934 lors d'une incendie mais il poursuit malgré tout son oeuvre de photographe jusqu'à sa retraite en 1949. Passionné par son art, il continue même après cette date à exercer son métier. Travailleur infatigable, expérimentateur insatiable, autodidacte, admirateur du photographe new-yorkais Pirie Mac Donald, il a croqué avec sa lentille "magique" autant des Premiers Ministres et des personnages reconnus que des gens de toutes les catégories sociales. L'on compte également dans son oeuvre quelques paysages, des photographies de scènes urbaines, rurales, de chantiers, minières, des cérémonies, etc. Nous avons glissé dans ce numéro d'ASTICOU quelques-unes de ses oeuvres, espérant ainsi le faire connaître. Sa contribution à l'histoire est très importante (46, 291 photographies noir et blanc sont conservés aux Archives publiques du Canada, Collection nationale de photographies d'échelonnant de 1902 à 1960) et son art, comme en font foi les exemples ci-inclus, est d'une qualité qui le classe parmi les grands de la photographie canadienne. Qu'il nous suffise de dire qu'il a coudoyé les William James Topley et Yousuf Karsh, deux photographes de réputation et il n'en faut pas plus pour aussitôt nous le représenter. Comme le soulignait Maurice Morisset: "À Ottawa, à Hull et dans toute la région, pour ne pas dire dans une bonne partie du Canada et des États-Unis, qui n'a pas entendu parler de J.-Alexandre Castonguay? Qui n'a pas admiré telle ou telle oeuvre de ce suréminent portraitiste?".

Claude Minotto

(1) Cette biographie a été rédigée par M. Claude Minotto, de la Collection nationale de photographies des Archives publiques du Canada. Elle a été présentée par M. Minotto lors d'une réunion de l'Association des Archivistes du Québec tenue à Hull le 23 novembre 1977. Avec l'aimable autorisation et collaboration de M. Minotto, nous avons cru à propos de souligner à la fois cet événement et cet apport à l'histoire nationale et régionale.

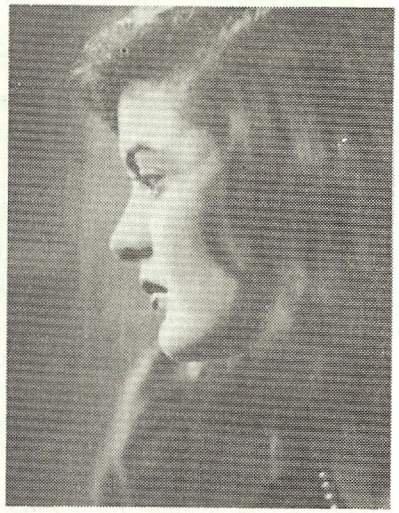
NOTES COMPLÉMENTAIRES:

- Fonds relatifs à J.-A. Castonguay: Archives publiques du Canada, Collection nationale de photographies, 1965-57, 1966-75, 1968-46.
- Catalogue d'exposition: REFLETS D'UNE CAPITALE, Archives publiques du Canada, 1970
- Article: "Alex Castonguay: le doyen des photographes", par H. Laperrière, LE DROIT, 14 décembre 1968.

Les Troubadours de la Gatineau

Le Droit, angle Dalhousie et Georges, Ottawa

Jeune fille représentant le Canada au Carnaval d'Exeter (Angleterre) en 1907.



Dame non identifiée 1945

Marius Barbeau

LE VRAI VISAGE D'EDGAR ALLAN POE (1809 - 1849)

J'ai écrit dans le Cahier N° 17 d'*ASTICOU*, la revue de la Société historique de l'ouest du Québec, qu'Edgar Allan Poe est "le plus grand poète américain". Et c'est vrai.

En quelques années, de 1832 à 1835 surtout, Edgar Allan Poe a écrit des poèmes d'une beauté fantastique qui, après plus d'un siècle, captivent encore notre imagination et il a gagné durement sa vie à la sueur de son front par ses autres écrits d'un mystère et souvent d'un macabre insurpassés.

Au fond, sa conception mystique ou métaphysique de l'univers est assez simple. Il s'agit tout bonnement d'une explosion, si l'on peut dire, venant de Dieu qui a créé tous les cosmos connus et inconnus, suivie d'une implosion, dont nous sommes, qui s'accomplit tous les jours et à tous les instants pour faire rentrer la matière et même l'homme par la mort au sein de Dieu. Cela n'a rien de morbide puisqu'il s'agit d'une réalité à laquelle il croit.

Mais ce qui fait la beauté de son oeuvre ce sont les images et les allégories maintes fois reprises qu'il emploie pour faire saisir la réalité de ce devenir. Pour lui, l'inéluctable arrive constamment et en parler est comme un simple fait divers. La mort fait partie de cette réalité. Peut-on concevoir la vie sans la mort? Finalement, il a raison. Le corps fait partie intégrante de cette réalité, mais purement comme instrument de la transmutation où l'âme joue le principal rôle.

Tous ces fantasmes sont d'une grande beauté sublimée. Son oeuvre n'a rien de dégradé ni de bas. C'est l'esprit qui domine la matière périssable.

Il est le prophète des temps à venir et de l'éternité quand tous les êtres désincarnés seront retournés au grand tout qui est Dieu.

Mépriser un tel génie que les plus grandes intelligences ont admiré sans réserve ne prouve que la petitesse d'esprit de ceux qui ne peuvent saisir le grand et le beau et qui sont trop terre-à-terre pour s'élever au-dessus de la matière et du fini.

Parlons un peu de son oeuvre.

Son plus beau poème est sans contredit *THE RAVEN* et le "Nevermore" qui revient sans cesse a des résonances profondes.

Indépendamment de sa doctrine, sa vision poétique est d'une transcendance incroyable, ses transpositions et ses superpositions nous coupent le souffle et nous ne pouvons qu'admirer une telle virtuosité. Les poèmes produisent chez le lecteur un envoûtement auquel il ne saurait échapper. Ils ne sont pas comme aujourd'hui trop

souvent, hélas! des simagrées typographiques, des singeries sans suite, des mots dénués de sens et d'une obscurité totale. Et la pornographie n'a aucune place dans son oeuvre, Dieu merci! Il a toujours méprisé les utilitaires.

Il descend aux abîmes où vont s'engouffrer les hommes dans *THE MOËLSTROM.* Il scrute le ciel dans *THE NARRATIVE OF ARTHUR GORDON PYM.* Il perce l'au-delà dans *THE FALL OF THE HOUSE OF USHER* et *LIGEIA.* Il se fait détective dans *MURDERS IN THE RUE MORGUE.* Il devient cryptographe dans *THE GOLD BUG.* Dans *TAMERLANE* et *AL AARAAF,* il est philosophe et poète en même temps, ce qui est extraordinaire. Et l'on pourrait allonger ainsi presque indéfiniment la liste de ses prouesses intellectuelles.

Il se complaît dans les sombres vallées, dans les profondeurs, parce que c'est là sa perception du monde. Il rêve, et pour lui la rêverie c'est l'immortalité. Il a le don de l'indéfini, comme dans le rêve, des âmes planétaires.

Par contre, *THE BELLS* donne un pur tintement de cloches qui va jusqu'à une certaine gaieté. Ce poème est à peu près le seul dans cette veine. On dirait qu'Edgar Allan Poe vient de se retrouver juste avant de mourir à Baltimore en 1849. Était-ce un présage?

Le mécanisme de la transcendance destructrice se retrouve partout dans l'oeuvre d'Edgar Allan Poe.

Dans les tréfonds de lui-même, ce qui l'hypnotise c'est la beauté, une beauté supranaturelle, une aspiration instinctive de la nature humaine, une élévation excitative de l'âme, tout à fait indépendante de la passion qui est une intoxication du coeur.

On ne peut que s'incliner avec respect et admiration devant un tel génie et une telle intelligence visionnaire*.

Jacques Pelletier

---

* M. Pelletier a été amené à rédiger ce deuxième article sur Poe à cause de quelques observations désobligeantes d'un dénommé D. Duval, parues récemment dans une feuille étudiante: "L'oeuvre (de Poe) est une transe morbide; c'est une crise littéraire qui mousse (?) la propre crise de l'homme à travers des personnages tantôt dotés d'une logique et d'une lucidité anormales et tantôt circonscrits dans des comportements névrotiques et schizophréniques. Pour Poe, faire la lumière sur l'Homme, c'est faire la nuit; c'est cracher à la face des esprits trop bien mal tournés la vérité insoupçonnée (?), etc. etc." À travers cette prose obscure, on voit pointer tout de même un parti-pris malveillant, d'où la réplique de M. Pelletier. ----------N.D.L.R.

Le Dictionnaire biographique du Canada (D.B.C.) et Pierre-Urgel Archambault

par

Pierre et Lise Trépanier

Le monumental *DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE DU CANADA* est une oeuvre admirable. Mais, en raison même de sa taille, il était fatal que des erreurs s'y glissent. C'est le cas, nous semble-t-il, dans la notice biographique consacrée à Pierre-Urgel Archambault (1812-1871), - notice qui d'ailleurs en dit plus long sur l'école d'agriculture de L'Assomption que sur ce personnage[1]. L'auteur de l'article, Louis-Philippe Audet, écrit: "Les membres du parti conservateur, qui avaient aidé à la fondation de l'école d'agriculture, particulièrement Pierre-Urgel Archambault, continuèrent à s'intéresser vivement à l'oeuvre (...)" Or, à moins qu'à notre insu nous ne soyons daltoniens, les couleurs politiques de Pierre-Urgel, loin d'être bleues, étaient d'une fort belle teinte rouge.

C'est sous le régime de l'Union que s'est déroulée la carrière politique de Pierre-Urgel, à l'époque où le conseil législatif était devenu électif. L'avènement de la confédération y mit fin. Pierre-Urgel n'aura pas siégé dix ans à la chambre haute, puisque sa première élection date de 1858. Le sort qui lui fut réservé en 1867 est à lui seul très révélateur de son orientation politique. Il ne fut nommé ni sénateur, ni conseiller législatif. Aux premières élections générales fédérales, il se présenta contre son homonyme Louis Archambeault[2], candidat conservateur, et fut battu par 233 voix[3].

Les Archambault de la circonscription de L'Assomption constituaient une sorte de clan. Implantés depuis longtemps à L'Assomption, ils y jouissaient d'une position assez considérable. C'étaient de gros marchands. L'un des frères de Pierre-Urgel, l'avocat Alexandre, s'occupa aussi de politique[4]. Quant à Louis Archambeault, il ne s'était installé à L'Assomption qu'en 1855. C'est à Saint-Roch-de-l'Achigan qu'il avait d'abord exercé sa profession de notaire. Le clan Archambault, d'une part, Louis et son groupe de partisans, d'autre part, formaient deux organisations en perpétuel affrontement. Évoquons quelques manifestations de cette rivalité. Louis avait été député de L'Assomption de 1858 à 1861. En 1861, Alexandre s'empara du siège aux dépens de Louis. Nouvelle lutte électorale, en 1863, entre Alexandre et Louis, qui était toujours candidat conservateur. "Tous les Archambault, commentait *LA MINERVE* du 5 juin, frères, neveux, cousins du grand Alexandre (...) sont en campagne." Les élections de 1872 opposèrent Louis et

Alexandre, évidemment. Ce dernier se présentait alors comme candidat national.

L'étude de l'élection de Pierre-Urgel au conseil législatif en 1858 prouvera que nous avons bien affaire à un rouge. À l'approche de l'élection, des électeurs éminents de la division de Repentigny (celle où Pierre-Urgel devait poser sa candidature) se réunirent chez Louis Archambeault. Afin de faire cesser "les haines et les divisions qui existent malheureusement dans ce comté, au grand détriment des familles, de la morale et de la chose publique[5]", ils convinrent d'offrir la candidature à Pierre-Urgel et de lui promettre une élection sans concurrent à la condition qu'il signât un engagement. Il s'y serait déclaré réfractaire à l'annexion, aux écoles mixtes et à la représentation basée sur la population (tous articles du programme rouge) et partisan de la politique libérale-conservatrice ainsi que du "maintien des institutions civiles et religieuses du Bas-Canada[6]".

Pierre-Urgel choisit de répondre, le 26 août, par un manifeste. Il y annonçait son intention d'appuyer les hommes d'État qui proposeraient une solution à la "sérieuse difficulté" que constituait l'exigence haut-canadienne de la représentation proportionnelle "pourvu bien entendu que les intérêts, la religion, la langue et les institutions du Bas-Canada fussent protégés d'une manière indubitable[7]".

Dans une lettre à Pierre-Urgel, le 29 août, Louis qualifia d'insatisfaisant son engagement[8]. Les notables conservateurs décidèrent d'offrir la candidature à Étienne Mathieu, qui déclina, jugeant acceptable le programme de Pierre-Urgel.

Ce dernier, le lendemain, publia un second manifeste où il affirmait: "Je n'hésite donc pas à me déclarer formellement contre la représentation basée sur la population[9]."

Après le refus de Mathieu, les conservateurs apparemment considérèrent Pierre-Urgel comme candidat indépendant. Selon les termes de *LA MINERVE,* ce candidat appuyait l'entente qui "avait pour but de fondre tous les partis en un seul, sous la dénomination de Parti Canadien Catholique[10]". Le jour de la déclaration des candidatures, Pierre-Urgel fut donc élu faute d'opposant. C'était le 28 septembre. À la stupéfaction, feinte ou réelle, des conservateurs, ce fut le tribun radical Joseph Papin "qui prononça le discours de félicitation. Les drapeaux rouges claquèrent au vent. C'était une journée des dupes pour les conservateurs; telle fut du moins leur interprétation officielle. Pourtant dans son manifeste du 30 août, Pierre-Urgel avait annoncé franchement ses couleurs: "Ma ligne de conduite en général sera libérale et indépendante[12]." *LE PAYS* l'assimilait tout bonnement à un "candidat du parti démocratique".

Mais alors pourquoi les conservateurs auraient-ils voulu

amadouer Pierre-Urgel, puis laisser croire qu'il était candidat indépendant? L'explication, c'est peut-être *LE PAYS* qui la tient: les conservateurs "sachant qu'il leur était inutile d'essayer à faire de l'opposition à M. P.-U. Archambault, ont cru qu'il valait mieux tâcher de l'attirer vers eux et de le compromettre, afin de faire voir qu'il était élu par leur influence[13]". Peut-être aussi Louis avait-il rêvé d'une sorte de partage: à lui la chambre basse, au clan Archambault la chambre haute[14]?

---

1 *D.B.C.*, X: 16-17.

2 On remarquera l'orthographe. Audet écrit ce mot incorrectement, quand il s'agit de Louis. Il commet une autre erreur: Louis Archambeault reçut le portefeuille de l'Agriculture et des Travaux publics en juillet 1867 et non pas en 1868. Sauf une lointaine ascendance commune, Louis n'avait aucun lien de parenté avec Pierre-Urgel.

3 Canada, *DOCUMENTS DE LA SESSION*, 1868, no 41 (Rapport sur les élections générales).

4 Cf. la savante monographie de C. Roy, *HISTOIRE DE L'ASSOMPTION*, 1967, p. 441-442.

5 *LA MINERVE*, 5 oct. 1858.

6 *LOC. CIT.*

7 Manifeste électoral de P.-U. Archambault cité dans *LA MINERVE*, 5 oct. 1858.

8 Lettre citée dans *LA MINERVE*, 5 oct. 1858.

9 *LE PAYS*, 11 sept. 1858. On consultera aussi, sur cette élection, les numéros du *PAYS* des 2, 4, 11, 16, 18, 28 et 30 sept. ainsi que celui du 7 oct. 1858.

10 *LA MINERVE*, 5 oct. 1858.

11 Joseph-Papin Archambault, *LA FAMILLE PAPIN (1653-1953)*, 1953, p. 10-15. ("L'Oeuvre des tracts", no 404).

12 *LE PAYS*, 30 sept. 1858.

13 *LE PAYS*, 7 oct. 1858. Nous sommes prêts à admettre cependant que Pierre-Urgel était un libéral assez modéré. Cf. *LA MINERVE*, 5 août 1854; *LE PAYS*, 19 août 1854.

14 Dernier indice qui corrobore notre thèse: Pierre-Urgel Archambault vota contre la Confédération. L.-P. Turcotte, *LE CANADA SOUS L'UNION*, II: 5536.

INVENTAIRE DES SOURCES ARCHIVISTIQUES DE L'OUTAOUAIS.

Nous inaugurons dans ce numéro d'ASTICOU une nouvelle chronique celle de l'INVENTAIRE DES SOURCES ARCHIVISTIQUES DE L'OUTAOUAIS. Nous comptons ainsi publier par tranches au fur à mesure de nos recherches, un inventaire qui soulignera les différents fonds d'archives actives, passives et en formation concernant l'Outaouais ainsi que le lieu de leur dépôt, leurs états et leurs contenus. Exception faite des archives municipales, notariales et judiciaires, pour lesquelles les Archives Nationales du Québec comptent publier à plus ou moins brève échéance un inventaire, nous allons nous attacher à tous les autres genres d'archives publiques et privées. Nous espérons par cet inventaire pouvoir dresser un portrait des archives outaouaises et ainsi contribuer à une meilleure connaissance de notre milieu. Nous invitons donc toutes personnes intéressées à se joindre à cette synthèse en nous faisant part de l'existence de fonds d'archives afin que nous puissions les mentionner dans notre inventaire.

Jean-Paul Moreau
archiviste
Directeur du comité des Archives de la S.H.O.Q.

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE HULL (B.N.H.)

39, rue Leduc, Hull, Québec
tél: 777-4341

Personne ressource: M. Denis Boyer
Directeur

Nombre de fonds: 4

Description: La B.M.H. possède un fond de quelques 500 photographies (1880-1950) toutes étant des positifs de 5" X 7" et des agrandissements montés sur cartons. Certaines furent publiées dans l'ouvrage sur la Grande Fête de Hull. Ce sont des photographies historiques (monuments, architecture, personnages, activités, paysages) de la ville de Hull. Liste non disponible. Consultation sur place. Très bon état de conservation.

De plus, elle possède quelques 55,000 (1940-70+) disques provenant du poste radiophonique CKCH de Hull. 2/3 de ceux-ci sont des 45 tours. Ils consistent en

enregistrements commerciaux musicaux (folk, classique, chanson, opéra) de langue française et anglaise, canadiens et étrangers. Index sur fiches présentement disponibles et incomplets devant être mis sur système ordinolingue dans un avenir rapproché. Consultation et écoute sur place. Bon état de conservation.

On y trouve également quelques journaux. Le DROIT (1913-1977) (complet sur microfilms), Le RÉGIONAL (complet), Le PROGRÈS de HULL (incomplet), La TRIBUNE de HULL (incomplet), le WEST QUEBEC (incomplet). Non répertorié. Consultation sur place. Aucune norme de conservation. Assez bon état de conservation.

Enfin dans la salle de Hull, l'on trouve certaines cartes contemporaines de la ville de Hull (1960-70+) ainsi que les procès-verbaux du Conseil municipal (1900-1970); divers rapports de différents départements municipaux (1960 +); des annuaires (1960 +); quelques livres historiques reproduisant des manuscrits des années 1930-1950.

SOCIÉTÉ D'AMÉNAGEMENT DE L'OUTAOUAIS (S.A.O.)

768, boul. St-Joseph, Hull, Québec
tél: 770-1500

Personnes ressources: Gisèle Gérin-Lajoie (Centre de Documentation)
Bertrand Bilodeau (Direction des études et développements)
Robert Houle (Direction de l'information et du Marketing)

Nombre de fonds: 3

Description: Le Centre de Documentation comprend, outre des livres généraux et plus spécialisés sur l'Outaouais, des dossiers de presse passifs et actifs (1970 +) ainsi que des dossiers de correspondance actifs touchant l'aménagement du territoire urbain, rural et touristique (1971 +). Pour usage interne, quoique pouvant être consulté sur place. Classement alphabétique et très bon état de conservation. Nombre inconnu.

La Direction des études et développements retient quatre types de cartes dont les cartes d'aménagement, d'implantation, des Ministères fédéral et provincial du

Tourisme, Chasse et Pêche, Mines et Ressources naturelles, et enfin des reproductions de cartes historiques régionales fournies par les Archives Nationales du Québec à Québec. Ces cartes dont le nombre est inconnu datent des années 1970+ sauf pour les cartes historiques datant du XIXe siècle. Pour usage interne, quoique pouvant être consulté sur place. Classement inconnu. Très bon état de conservation.

La Direction de l'information et du Marketing conservent des documents visuels (10,000 +) datant des années (1970 +). Ils consistent en diapositives et photographies (noir et blanc) touchant les aspects touristiques, historiques et commerciaux de l'Outaouais. Classés selon quatre catégories: diapositives récentes et actives (diapothèque), banque de diapositives (second choix). La photothèque comprend les photographies et la morgue comprend aussi bien les diapositives et les photographies passives et non utilisées. Classement par sujets. Consultation sur place et par correspondance. Très bon état de conservation. (Bientôt accessible au grand public).

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE L'OUEST DU QUÉBEC (S.H.O.Q.)

118, rue Notre-Dame, Hull, Québec (C.P. 1007, Place du Portage, Hull, Québec)
tél: 771-9447 et 995-1313 ou 996-3414

Personnes ressources: Louis-Marie Bourgoin
Président
Jean-Paul Moreau
Archiviste

Nombre de fonds: 6

Description: le fond: Société historique de l'ouest du Québec comprend outre des dossiers de correspondance (1969 +) classés alphabétiquement et chronologiquement, des coupures de presse (1969 +) actifs et passifs, des enregistrements sonores consistant en interviews d'histoire orale (1975 +, projet se poursuivant) menées auprès de personnes âgées de l'Outaouais québécois (dont principalement Hull, Aylmer, Gatineau). Ces enregistrements comprennent également les enregistrements de trois conférences

(1975-1976) organisées par la S.H.O.Q. ainsi que les enregistrements des conférences de 1977-78. Catalogues et transcription disponibles.

le fond: Bibliothèque municipale de Hull consiste en des enregistrements d'émissions radiophoniques (18) réalisées par le poste radiophonique CKCH de Hull et le journal Le DROIT lors du 150e anniversaire de fondation de la Ville (1950). Divers aspects de la vie hulloise y sont traités: de l'historique de la Ville aux gens qui l'habitent en passant par son organisation, sa vie politique, économique, culturelle et religieuse. Catalogue disponible.

le fond: CKCH comprend les enregistrements des émissions réalisées en 1975 par le poste radiophonique hullois du même nom. La première s'intitulant "Hull dans l'temps" et consistant en interviews de personnes âgées de Hull; la seconde "histoire de Hull" dresse un historique de Hull à partir de documents d'époque et de commentaires. Catalogue disponible.

le fond: L'âge d'or en vacances (A.O.V.) consiste en des interviews (10) et enregistrements réalisés par le groupe A.O.V. menés auprès de personnes âgées des centres pour personnes âgées de Hull et Gatineau. Divers sujets dont surtout autobiographies et ethnologie. Datent de 1977. Catalogue disponible.

le fond: Zéphyr Laflèche. En cours de classement.

le fond: Patrimoine hullois. En cours de classement.

Note: tous les enregistrements ci-haut mentionnés sont des originaux rencontrant les normes techniques maximales de conservation.

ASSOCIATION DES ARCHIVISTES DU QUÉBEC Inc.

VIIe CONGRÈS ANNUEL
GESTION DES DOCUMENTS
ET
ARCHIVES:
OUTILS DE COMMUNICATION

HÔTEL SHERATON LE MARQUIS
HULL (QUÉBEC)
18 et 19 MAI 1978

Comité du congrès 1978

Note: à cause de nos délais d'impression, il ne nous a pas été possible d'obtenir à ce jour les heures et jours où seront présentées les sessions ci-dessous mentionnées. L'on peut obtenir de plus amples informations en écrivant à l'adresse de l'A.A.Q. indiquée ou encore en communiquant avec M. Marcel Thérien au numéro de téléphone 995-9125 à Ottawa.

PROGRAMME PRÉLIMINAIRE

VIIe CONGRÈS ANNUEL DE L'A.A.Q.
HULL (QUÉBEC)
18 et 19 mai 1978

GESTION DES DOCUMENTS ET ARCHIVES: OUTILS DE COMMUNICATION

Ateliers, communications et tables rondes

1. LES DOCUMENTS GOUVERNEMENTAUX ET LE DROIT DU PUBLIC À L'INFORMATION
   Pierre de Bellefeuille, adjoint parlementaire au ministre des Affaires culturelles du Québec (à confirmer)
   André Frenière, gestionnaire, ministère des Travaux publics du Québec
   Jean-Marc Poliquin, journaliste, Galerie de la presse (Ottawa)
2. L'HOMME POLITIQUE ET SES ARCHIVES: PAPIERS PUBLICS OU PRIVÉS?
   René Durocher, Université de Montréal
   Bernard Weilbrenner, A.P.C.

3. LA RÉGIONALISATION DES ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC
Gilles Durand, A.N.Q.-Montréal
Pierre-Louis Lapointe, A.N.Q.-Hull
Yvon Martin, A.N.Q.-Trois-Rivières

4. CONSERVATION ET RESTAURATION DE DOCUMENTS D'ARCHIVES

A. PHOTOGRAPHIES:
Louis Nadeau, Archives provinciales du Nouveau-Brunswick

DÉTÉRIORATION DU PAPIER:
Roger Roche, Institut canadien de conservation (Québec)

B. DOCUMENTS INONDÉS:
Liljian Stanojlovic, A.N.Q.-Montréal

DOCUMENTS ICONOGRAPHIQUES:
(à déterminer)

5. LES ARCHIVES DANS L'OUTAOUAIS
Président: Pierre Savard, C.R.C.C.F., Université d'Ottawa

Participants: Roger Corneau, Cégep de l'Outaouais,
Louise Gérin-Lajoie, Société d'aménagement de l'Outaouais (S.A.O.)
Jacques Grimard, C.R.C.C.F., Université d'Ottawa
Pierre-Louis Lapointe, A.N.Q.-Hull
Jean-Paul Moreau, Société historique de l'Ouest du Québec
Louise Roy, Ville d'Ottawa
Représentant de l'Association du patrimoine d'Aylmer (à déterminer)

6. LES CARTES GÉOGRAPHIQUES ET LEUR CONSERVATION
Président: Louis Cardinal, A.P.C.

Participants: Jean-Marc Garant, A.N.Q.-Montréal
Gilles Langelier, A.P.C.

7. LES ARCHIVES DU FILM
Président: Ken Larose, A.P.C.

Participants: Robert Daudelin, Cinémathèque québécoise
Représentant de la Cinémathèque nationale (à déterminer)

8. LES CENTRES DE RECHERCHE ET LES ARCHIVES
Président: Alain Clavet, A.P.C.

Participants: Jean Daigle, Centre d'études acadiennes, Université de Moncton

Soeur Madeleine Grandmont, Centre d'études des religions populaires, Université de Montréal
Jacques Grimard, C.R.C.C.F., Université d'Ottawa
Soeur Lucienne Plante, Centre de recherche en histoire religieuse du Canada, Université Saint-Paul

9. LES RECENSEMENTS ET LA GÉNÉALOGIE
André Breton, Société de généalogie de Québec
Michel Langlois, A.N.Q.-Québec
Jacques Gagnon, Statistique Canada

10. LA RENTABILITÉ DES ARCHIVES DANS L'ENTREPRISE PRIVÉE
Président: Bernard de Repentigny, A.P.C.

Participants: Claude Doucet, Banque de Nouvelle-Écosse (Toronto) (à confirmer)
Fernand Drouin, La Presse (Montréal)

11. L'ÉDITION CRITIQUE ET LES ARCHIVES: UN GENRE À RESSUSCITER?
Président: Fernand Ouellet, Université d'Ottawa (à confirmer)

Participants: Jean-Claude Hébert, A.N.Q.-Québec
Marc Lebel, A.P.C.
Jacques Lacoursière

12. INTRODUCTION À LA MICROPHOTOCOPIE
Serge Panneton, Kodak Canada (Montréal)

13. CONSÉQUENCES DE L'APPLICATION DU SYSTÈME MÉTRIQUE EN GESTION DES DOCUMENTS ET EN ARCHIVISTIQUE
Michel Marsan, Communauté urbaine de Montréal.

ACTIVITÉS PRÉVUES DANS LE CADRE DU VIIe CONGRÈS ANNUEL DE L'A.A.Q.

Cocktail offert par les Archives nationales du Québec
Cocktail offert par les Archives publiques du Canada
Déjeuner-causerie: L'A.A.Q. APRÈS 10 ANS: bilan et perspectives
Carol Couture, Université de Montréal
Robert Garon, A.N.Q.-Québec
Claude Minotto, A.N.Q.-Montréal
Banquet et remise du prix annuel
Élections
Réunions des sections
Soirée dansante, etc.

ASSOCIATION DES ARCHIVISTES DU QUÉBEC Inc.

VIIe CONGRÈS ANNUEL DE L'A.A.Q.
HULL (QUÉBEC)
18 et 19 mai 1978

INSCRIPTION

NOM _____ Tél.(résidence) _____

ADRESSE _____

VILLE _____ CODE POSTAL _____

INSTITUTION _____ Tél. (affaires) _____

INSCRIPTION	MEMBRES	NON-MEMBRES
Inscription	$20.00 ($15.00 avant le 17 mars)	$25.00 ($20.00 avant le 17 mars)
Banquet	$10.00	$10.00
Buffets (2)	$12.00	$12.00
	$42.00 ($37.00 avant le 17 mars)	$47.00 ($42.00 avant le 17 mars)

LOGEMENT

La date limite des réservations est le 17 mars 1978

Hôtel Sheraton Le Marquis, 131, rue Laurier (Hull)

CHAMBRE 1 PERSONNE	CHAMBRE 2 PERSONNES
☐ $22.00	☐ $26.00

Si vous occupez personnellement de vos arrangements, veuillez indiquer l'adresse et le numéro de téléphone de l'endroit où il sera possible de vous rejoindre durant le congrès

Adresse _____ Tél. _____

MOYEN DE TRANSPORT

Avion _____ Automobile _____ Train _____

Arrivé prévue _____
Date Heure

Ci-joint un chèque de $ payable à l'ordre de l'Association des archivistes du Québec Inc. pour les frais d'inscription

Signature _____

L'Outaouais et son Patrimoine Culturel

Afin de faire écho à l'article d'introduction de Mme Colette Duhalme (1) concernant l'*HISTOIRE ANECDOTIQUE DE HULL* de Joseph Jolicoeur, ouvrage publié par la Société historique de l'ouest du Québec, nous nous proposons dans les lignes qui suivent de vous le présenter plus en profondeur et d'une façon critique.

Cette publication éditée aux couleurs de la ville de Hull (bleu et or) telles que choisies officiellement en 1950 par celle-ci (2), retrace sous la forme de quelques 600 questions-réponses l'histoire de Hull et de ses régions immédiates et avoisinantes. Anecdotique, facile à lire, simple et varié, ce livre nous rappelle et nous apprend à mieux connaître cette histoire. Cet apprentissage et cette connaissance de notre milieu aurait pu être cependant beaucoup plus rigoureux dans sa forme, beaucoup plus structuré. Nous croyons que même dans un ouvrage historique de vulgarisation (sens non péjoratif) une chronologie, si substantielle soit-elle, aurait été la bienvenue.

Tous les événements et les personnages qui y sont soulignés couvrent la période de 1800 à 1945 et tout spécialement la période comprise entre 1875, date d'incorporation de la ville de Hull (3) et 1924, année durant laquelle la propriété immobilière de la ville est passée des mains de la famille Wright à celles de la populations autochtone.

Préfacé par Jacques Gouin, fondateur de la Société historique de l'ouest du Québec, qui a eu l'heureuse initiative de joindre à ce livre un index vedettes-matières des plus utiles et des plus détaillés (sans lequel la consultation de cette parution serait des plus fastidieuses), cet ouvrage comprend quatre parties bien distinctes. En une première, l'auteur nous rappelle quelques grands noms associés à l'histoire de Hull des toutes premières explorations tels les Étienne Brûlé, Pierre-Esprit Radisson, Alexander Henry et bien d'autres (4). En une seconde partie, on nous montre l'apport des Canadiens français au développement de la Ville. Le troisième volet traite du Constitut de 1924. Ces trois chapitres un peu trop succints à notre avis servent d'encadrement à la quatrième partie qui, elle, contient à proprement parler ces histoires anecdotiques.

Tirées de l'hebdomadaire hullois presque cinquantenaire *LE PROGRÈS DE HULL* (la rubrique: Grand-papa raconte), du journal *LE DROIT*, et enfin, recueillis parmi les souvenirs de M. Jolicoeur, ces historiettes qui tiennent davantage de la tradition et de l'histoire orale que de l'histoire dite officielle et scientifique (comparative), s'attachent à peindre autant les personnalités hulloises ayant joué un rôle relativement important dans l'histoire locale, régionale et canadienne qu'à raconter les événements les plus inattendus de cette histoire.

En parcourant ce volume, nous en avons relevé un certain nombre de l'une et l'autre catégories. Saviez-vous qu'en août 1807 Philemon Wright recevait la visite du notaire Joseph Papineau et de son fils Louis-Joseph âgé de 21 ans (5); que le poète Louis Fréchette avait de la famille à Hull (6); que la devise de la ville de Hull "Soyons coeur franc" date du 21 juin 1975 (7); qu'en 1946, le Premier Ministre du Canada, W.L. Mackenzie King, s'opposait à la formation d'un district fédéral comprenant les villes de Hull et d'Ottawa (8)? Voulez-vous connaître le père Reboul, Philemon Wright, Alphonse fournier, Thomas Moncion, Alphonse Moussette? Nous vous suggérons de consulter cette mine de renseignements qu'est cette *HISTOIRE ANECDOTIQUE*...

Par ailleurs si vous désirez vous détendre tout en vous instruisant, laissez-vous aller au gré de la fantaisie et écoutez: Messieurs Procule et Joseph Blondin, guides de cages à Hull qui ont sauté les rapides du Calumet en 1893 (9). Le 31 mars 1898, est mis en vente pour la première fois un gramophone "Victrola" construit au New Jersey (10), tandis qu'en 1891 le *SPECTATEUR*, journal hullois fondé en 1889 et remplacé en 1932 par l'*OPINION DE HULL* (11), annonce que l'on peut entendre pour la première fois chez C.M. Wright un phonophone permettant la reproduction artificielle de la parole et de la chanson (12). Comment ne pas frémir devant les faits suivants: l'ancien maire d'Aylmer, Narcisse-Édouard Cormier, fut sauvé de la mort par une dame Turner alors qu'un ours assaillait le magistrat (13). L'on peut lire également que l'acrobate Signor Farini a traversé sur un fil de fer en 1864 les chutes Chaudières (14) et qu'en 1940 le plongeur renommé de Wrightville, Aimé Lapointe, explora le fameux "Trou du Diable" près du pont des Chaudières (15) ... Si ces exemples ne vous convainquent pas à parcourir cet ouvrage, sachez qu'il vous est possible, au gré des pages, d'y rencontrer E.B. Eddy, d'établir l'histoire toponymique de la ville (16), de replacer nos services de police et de pompiers dans leurs histoires respectives, d'y constater la place importante des sports du "bon vieux temps..." (17), de monter sur les planches de nos théâtres ... Cette courte énumération bien incomplète souligne, pensons-nous, le caractère d'originalité de ce livre qui, du fait de sa diversité, contribue à élargir notre histoire.

Au point de vue de la forme de l'ouvrage nous soulignerons ici quelques faiblesses. D'abord en ce qui a trait aux photographies. Quoique recherchées, elles demeurent peu utilisables à cause de la pauvre qualité d'impression. La reliure pour sa part pourrait être grandement améliorée. De plus, nous aurions apprécié la reproduction de cartes urbaines et géographiques de la région qui auraient certes concouru à une meilleure mise en situation, donc à une meilleure compréhension du texte. Il aurait été enfin tout indiqué d'inclure dans cet ouvrage historique les références aux diverses

sources journalistiques utilisées par l'auteur. La recherche historique en aurait certes fait bon usage.

En terminant, ajoutons que ce livre ouvre la voie à une meilleure connaissance de notre milieu, connaissance de plus en plus large et reposant sur des bases davantage solides. Qu'il rapporte le passé ou traduit le présent, il poursuit une oeuvre importante: la sauvegarde de notre histoire régionale.

Jean-Paul Moreau

1) *LE DROIT*, 2 juillet 1977, p. 7.
2) Jolicoeur, J.: *HISTOIRE ANECDOTIQUE DE HULL*, S.H.O.Q., 1977. p. 67.
3) Qui fut la quatrième ville à obtenir une charte municipale, *ID*. p. 55, 70.
4) Cf. Dunn, G.: *LES FORTS DE L'OUTAOUAIS*, Montréal, Éd. du Jour, 1975.
5) Jolicoeur, *ID.*, p. 45.
6) *IBID.*, p. 45.
7) *IBID.*, p. 58 (Cf. aussi les émissions radiophoniques de CKCH en 1950 déposées aux Archives publiques du Canada, Service des archives sonores, Acc 1975-120, APC 529-530-531)
8) *IBID.*, p. 59.
9) *IBID.*, p. 43
10) *IBID.*, p. 46
11) *IBID.*, p. 82
12) *IBID.*, p. 73
13) *IBID.*, p. 50
14) *IBID.*, p. 60
15) *IBID.*, p. 56
16) *IBID.*, p. 41
17) Cf. aussi: Boutet, E.: *LE BON VIEUX TEMPS À HULL*, Éd. Gauvin, tomes 1, 2, 3, 1971-75.

CHRONIQUE DE LA S.H.O.Q.

Je commence la rédaction de cet article en corrigeant un oubli presque impardonnable qui m'a glissé entre les idées lors de notre dernière parution d'ASTICOU (n° 18).

En effet, AU MOIS D'OCTOBRE 1977, M. David Stewart, Président de la Fondation MacDonald-Stewart et Président de la Société Historique du Lac St-Louis, fut notre conférencier invité. Il nous a présenté de magnifiques diapositives sur St-Malo, Limoilou et le Manoir de Jacques Cartier ainsi que des commentaires très appréciés. Il faut dire que ce Manoir était la maison personnelle qu'habitait jadis Jacques Cartier. La Fondation MacDonald-Stewart se propose de l'acheter, de la rénover et d'en faire un Musée pour les Canadiens de passage en France, au pays de nos ancêtres.

De plus, la Fondation se propose de publier un guide franco-québécois sur l'origine en France des familles québécoises.

En insistant sur le magnifique travail historique de notre conférencier et de la Fondation, Louis-Marie Bourgoin remercia le conférencier qui, d'après lui, nous a donné l'occasion de prendre conscience d'une de nos grandes richesses historiques. Guillaume Dunn, parlant d'abondance, a présenté le conférencier.

VERS LA FIN DU MOIS DE FÉVRIER 1978, la S.H.O.Q. a eu comme conférencier invité le Père Émile Legault;

Cet événement eut lieu à l'Université du Québec, Boulevard Cité des Jeunes à Hull;

Le Père Legault est bien l'homme célèbre du Québec: éducateur, homme de théâtre, commentateur de la radio et de la télévision, fondateur et directeur de Revue;

Le sujet de sa conférence, "Le Père Legault se raconte", a fourni au conférencier un cadre général pour lui permettre de nous exposer ses expériences dans le domaine de l'éducation, du théâtre, des relations humaines et du renouveau post-conciliaire;

La conférence fut suivie d'une période de questions qui prouve tout l'intérêt de notre auditoire pour les idées exposées.

L'honneur de présenter le conférencier a été dévolu à moi-même.

Né à Ville St-Laurent en 1906; ordonné Père Ste-Croix en 1930; le Père Émile Legault a fondé "Les Compagnons de St-Laurent" en 1937; il en a été le Directeur durant les 15 années de son existence; il a aussi marqué un nouveau départ dans le théâtre canadien-français au Québec;

Aujourd'hui, le Père Legault s'occupe de pastorale à la radio régulièrement et à la télévision occasionnellement.

Le Président de notre Société historique l'a remercié en soulignant que le Père a toujours été à l'avant-garde dans ce qu'il a entrepris aussi bien dans le domaine des arts que dans le domaine religieux; c'est vraiment l'homme du renouveau.

LE MOIS DE MAI QUI S'EN VIENT verra notre Société accueillir la Société des écrivains canadiens en Congrès dans la région Ottawa-Hull;

Jacques Gouin, directeur de notre revue ASTICOU et journaliste à la pige au JOURNAL DES PAYS D'EN HAUT depuis le 1er décembre 1977, a été choisi comme président et organisateur de cet événement.

Le thème de ce Congrès portera sur le conte littéraire dans l'histoire du Canada français.

Plusieurs écrivains viendront, au cours de notre réception du 12 mai au soir, à l'Université du Québec, rue Notre-Dame à Hull, lire leurs contes pour le plus grand bénéfice de nos membres et de nos invités.

Tous nos membres sont invités à ce Congrès qui devra débuter, dans l'après-midi du 12 mai 1978, par un cocktail au Théâtre de l'Ile de Hull OÙ SE FERA L'INSCRIPTION et qui devra se clôturer, dans la soirée du 13 mai 1978, par un banquet au Château Laurier à Ottawa, alors que le conférencier sera S.E. Roger Duhamel, ambassadeur du Canada.

Marie-Thérèse Marcil-Bourgoin
Secrétaire de la S.H.O.Q.

Droits réservés par la Société historique de l'ouest du Québec.
Dépôt légal, 1er trimestre 1976. Bibliothèque nationale du Québec, Bibliothèque nationale du Canada.

Asticou, Cahier nos 1 et 2 (deuxième impression): $1.00.
Asticou, Cahiers nos 3-8: $1.00 chacun.
Asticou, Cahier no 9: $2.00
Asticou, Cahier double nos 10-11: $2.00.
"La presse québécoise et hulloise d'expression française".
Asticou, Cahier no 12
"Buckingham 1906" (deuxième impression): $2.00.
Asticou, Cahier no 13: $2.00
Asticou, Cahier no 14: $2.00
Asticou, Cahier no 15: $2.00
Asticou, Cahier no 16: $2.00
Asticou, Cahier no 17: $2.00
Asticou, Cahier no 18: $2.00
Asticou, Cahier no 19: $2.00

Edgar Boutet, *85 ans de théâtre à Hull,* Hull, S.H.O.Q., 1968, $3.00.

Edgar Boutet, *Le Bon vieux temps à Hull,* Tome I, Hull, Éditions Gauvin, 1971, 165 p.: $3.00.

Jacques Gouin, William-Henry Scott ou le destin romanesque et tragique d'un rebelle de 1837, Hull, S.H.O.Q., 1972, 40 p.: $3.00. (nouvelle édition augmentée d'un dernier chapitre inédit, en préparation).

N.B.: Tous les prix indiqués ci-dessus sont sujets à changement sans autre préavis.

Edgar Boutet, *Le Bon vieux temps à Hull,* Tome II, Hull, Éditions Gauvin, 1974, 90 p.: $3.00.

Edgar Boutet, *Le Bon vieux temps à Hull,* Tome III, les Éditions Gauvin, Hull, 1975, 76p.: $3.00.

Suzanne Lafremière, *Henry Desjardins: l'homme et l'oeuvre,* Hull, Éditions Asticou, 1975, 145 p.: $5.00.

Guillaume Dunn, *Les Forts de* l'Outaouais, Montréal, Éditions du Jour, 1975, 168 p.: $4.95.

Jacques Gouin, *Antonio Pelletier: la vie et l'oeuvre d'un médecin et poète méconnu (1876-1917),* Montréal, Éditions du Jour, 1975, 202 p.: $7.95.

Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois (1942-1945),* Montréal, Éditions du Jour, 1975, 343 p.: $9.95.

Guillaume Dunn, *La Partie de baggataoué,* Montréal, Éditions du Jour, 1975, 102 p.: $5.95.

Joseph Jolicoeur, *Histoire anecdotique de Hull,* Hull, S.H.O.Q., 1977, 100 p.: $3.50.

Nota: Toutes ces publications sont en vente au siège social de la S.H.O.Q. et dans toutes les bonnes librairies.

$2.00